

« Il fut regardé, et alors il vit »

(St Augustin)

Triduum Pascal de Gioventù Studentesca

Rimini, 28-30 mars 2013

INTRODUCTION, José Medina

28 mars, jeudi soir

Barco Negro

Non son sincera

Nous voici Seigneur, petits, incapables, abrutis, inaccomplis, et en même temps tendus, désireux de retrouver quelqu'un qui puisse remplir, combler la grandeur de notre cœur.

Nous voici Seigneur, fatigués, facilement distraits, absents, endormis, sauf quand une douleur aigüe ou une peur terrible, anormale nous rend un instant conscients de notre faiblesse et en même temps de notre grandeur.

Nous voici Seigneur, nous qui aux moments les plus vrais disons : « Je suis né et je sens que je me dissous. Je mange, je dors, je me repose et je marche, je tombe malade et je guéris, je suis assailli par des désirs ardents et des tourments sans nombre, je jouis du soleil et de tout ce que la terre produit. Puis je meurs et ma chair devient poussière comme celle des animaux qui n'ont pas de péchés. Mais qu'est-ce que j'ai, moi, de plus qu'eux ? Rien, si ce n'est Dieu. Si je n'étais pas Tien, ô mon Jésus, je me sentirais une créature finie. »¹

C'est pour cela, Seigneur, que nous nous réunissons, pour vivre avec Toi, près de Toi ces journées, avec le désir de regarder en face notre être, notre drame : « Sans toi, je ne suis rien, créature finie ». « Viens, Seigneur, illuminer mon cœur, consoler l'homme fatigué, pénétrer au plus profond du cœur de tes amis. Lave ce qui est souillé, irrigue ce qui est aride, guéris ce qui saigne. »²

Nous chantons debout *Discendi Santo Spirito*. (Viens Esprit Saint)

Discendi Santo Spirito

¹San Gregorio Nazianzeno, «Carmina» II/I, carme LXXIV, vv. 4-12, in *Patrologia Graeca*, XXXVII, Paris 1862, coll. 1421-1422. [Saint Grégoire de Nazianze, Patrologie grecque]

²Cfr. «Discendi, Santo Spirito», in *Canti*, Cooperativa editoriale Nuovo Mondo 2007, pp. 112-113.

Avant tout je vous remercie d'être ici, je vous remercie parce que la présence de chacun de nous, et en particulier ce que vous avez écrit a été et est encore pour moi témoignage de la puissance transformatrice du Ressuscité. Après avoir lu vos témoignages, en vous voyant aussi nombreux ici, il serait déraisonnable de ne pas dire qu'Il est ici ! Il y a Quelque chose qui nous a fait bouger, qui est plus grand que nous, même si parfois nous ne nous en rendons pas compte.

L'HOMME EST STRUCTURELLEMENT BESOIN VISCERAL D'IMPOSSIBLE

Une amie écrit : « ces derniers temps je sens que face à tout – école, petit ami, amitiés, parents – je désire et j'attends toujours quelque chose de grand dont je sens que j'ai viscéralement besoin, quelque chose qui soit en mesure de me rendre vraiment heureuse. [...] il me semble paradoxal d'attendre une beauté [...] parce que je vois que rien ne me satisfait totalement, rien ni personne n'est aussi grand que ce que je désire ».

Quel paradoxe ! Comme nous sommes bizarres ! Nous n'arrivons pas à nous satisfaire de moins que du tout. Je suis de ce monde, en chair et en os, fini, mais je ne suis pas fait pour les choses de ce monde. Je suis fait pour quelque chose d'autre, qui n'est pas de ce monde. Je ne suis pas né pour vivre et mourir un point c'est tout. Mon cœur, comme ton cœur, désire ardemment quelque chose qu'il ne peut obtenir. Ce paradoxe est une expérience quotidienne et familière pour chacun de nous et résume le drame de notre vie, perçu de façon aigüe dans un grand nombre de vos témoignages. L'expérience dramatique d'être vivants, d'être hommes, aujourd'hui et toujours.

A chaque pas, dans chaque circonstance, la réalité dévoile l'immense promesse dont nous avons viscéralement besoin, quelque chose de grand en mesure de me rendre vraiment heureux.

Quelque chose ou quelqu'un qui semble se cacher derrière tous les fragments de la réalité. Quelque chose qui est, en définitive, la raison ultime pour laquelle nous nous jetons avec passion dans la réalité.

En même temps, plus tu vis intensément - avec passion - plus tu te rends compte que rien de ce que tu réussis à posséder, à faire et à vivre ne te satisfait, dans le sens que cela ferait disparaître ce désir. Au contraire plus tu aimes, plus tu veux être aimé ; plus tu gagnes, plus tu veux gagner. Chaque victoire, chaque rapport, toutes les rencontres réveillent le désir, tout est marqué par une nostalgie d'autre chose, quelque chose de mystérieux, « au-delà ». Une nostalgie qui est continuellement réveillée par la réalité.

Toi, comme moi, tu perçois cette dynamique, ce besoin viscéral, cette poussée irrésistible vers un horizon illimité que tu ne parviens jamais à atteindre définitivement, mais que nous identifions naturellement comme idéal de bonheur, de vérité, de justice, de beau, de bon, dont tu n'arrives pas à atteindre les rives. Cette dynamique qui ne nous laisse pas de répit est la grandeur de tout homme.

Ce soir je voulais vous faire écouter un passage de la pièce de Camus : *Caligula*³. Caligula est l'empereur romain qui revient après une longue absence suite à la mort de la femme aimée et dialogue avec Hélicon, son confident.

Écoutons :

HÉLICON. Bonjour, Caïus.

³ A. Camus, *Caligula*, acte I, scène IV.

CALIGULA. Bonjour, Hélicon

H. Tu sembles fatigué

C. J'ai beaucoup marché.

H. Oui, ton absence a duré longtemps.

C. C'était difficile à trouver.

H. Quoi donc ?

C. Ce que je voulais.

H. Et que voulais-tu ?

C. La lune.

H. Quoi ?

C. Oui, je voulais la lune.

H. Ah! Pour quoi faire ?

C. Eh bien !... C'est une des choses que je n'ai pas.

H. Bien sûr. Et maintenant, tout est arrangé ?

C. Non, je n'ai pas pu l'avoir.

H. C'est ennuyeux.

C. Oui, c'est pour cela que je suis fatigué.

C. Hélicon !

H. Oui, Caïus.

C. Tu penses que je suis fou.

H. Tu sais bien que je ne pense jamais. Je suis bien trop intelligent pour ça.

C. Oui. Enfin ! Mais je ne suis pas fou et même je n'ai jamais été aussi raisonnable. Simplement, je me suis senti tout d'un coup un besoin d'impossible. Les choses, telles qu'elles sont, ne me semblent pas satisfaisantes.

H. C'est une opinion assez répandue.

C. Il est vrai. Mais je ne le savais pas auparavant. Maintenant, je sais. Ce monde, tel qu'il est fait, n'est pas supportable. J'ai donc besoin de la lune, ou du bonheur, ou de l'immortalité, de quelque chose qui soit dément peut-être, mais qui ne soit pas de ce monde.

H. C'est un raisonnement qui se tient. Mais, en général, on ne peut pas le tenir jusqu'au bout.

C. Tu n'en sais rien. C'est parce qu'on ne le tient jamais jusqu'au bout que rien n'est obtenu. Mais il suffit peut-être de rester logique jusqu'à la fin. Je sais aussi ce que tu penses. Que d'histoires pour la mort d'une femme ! Non, ce n'est pas cela. Je crois me souvenir, il est vrai, qu'il y a quelques jours, une femme que j'aimais est morte. Mais qu'est-ce que l'amour ? Peu de chose. Cette mort n'est rien, je te le jure ; elle est seulement le signe d'une vérité qui me rend la lune nécessaire. C'est une vérité toute simple et toute claire, un peu bête, mais difficile à découvrir et lourde à porter.

H. Et qu'est-ce donc que cette vérité, Caïus ?

C. Les hommes meurent et ils ne sont pas heureux.

H. Allons, Caïus, c'est une vérité dont on s'arrange très bien. Regarde autour de toi. Ce n'est pas cela qui les empêche de déjeuner.

C. Alors, c'est que tout, autour de moi, est mensonge, et moi, je veux qu'on vive dans la vérité et justement, j'ai les moyens de les faire vivre dans la vérité. Car je sais ce qui leur manque, Hélicon. Ils sont privés de la connaissance et il leur manque un professeur qui sache ce dont il parle.

H. Ne t'offense pas, Caïus, de ce que je vais te dire. Mais tu devrais d'abord te reposer.

C. Cela n'est pas possible, Hélicon, cela ne sera plus jamais possible.

H. Et pourquoi donc ?

C. Si je dors, qui me donnera la lune ?

H. Cela est vrai.

C. Écoute, Hélicon. J'entends des pas et des bruits de voix. Garde le silence et oublie que tu viens de me voir.

H. J'ai compris.

C. Et, s'il te plaît, aide-moi désormais.

H. Je n'ai pas de raisons de ne pas le faire, Caïus. Mais je sais beaucoup de choses et peu de choses m'intéressent. À quoi donc puis-je t'aider ?

C. À l'impossible

H. Je ferai pour le mieux.

« Mais – disait Caligula – je ne suis pas fou et même je n'ai jamais été aussi raisonnable. Simplement je me suis senti tout d'un coup un besoin d'impossible. Les choses, telles qu'elles sont, ne me semblent pas satisfaisantes. » Au contraire plus tu es présent et conscient, plus tu sens la puissance du désir : « Je ne peux pas dormir. » Il est raisonnable de sentir cette poussée irrésistible. Il est naturel de ressentir soudain un besoin d'impossible, de sentir que les choses, telles qu'elles sont, ne semblent pas satisfaisantes, parce que toi et moi nous sommes faits pour l'impossible et ce monde, tel qu'il est, est

trop petit. L'une de vous écrit : « je m'aperçois avec plus de force et une plus grande évidence que rien ne me suffit. Et elle est déchirante cette finitude: les choses et les personnes ne peuvent me répondre, ne peuvent satisfaire mon désir. A la fin d'une journée, [...] je me retrouve au lit, l'amertume à la bouche. Cela m'est arrivé par exemple le jour de mon anniversaire : mes amis m'ont préparé des surprises et m'ont vraiment fait voir à quel point ils m'aiment mais, le soir, j'ai été prise de mélancolie, parce que tout finit ».

Ressentir le besoin de quelque chose d'autre, de quelque chose d'incompréhensible, d'inimaginable, de quelque chose qui n'est pas de ce monde c'est naturel, c'est ce qu'il y a de plus naturel pour un être humain. La soif d'infini, de grandes choses, ce n'est pas toi qui l'as produite ; c'est quelque chose que tu trouves en toi. Cette soif d'autre chose, ce désir d'infini, qui n'est pas limité par mes capacités, par le temps, n'est pas quelque chose que je fais advenir. C'est quelque chose que je reconnais en moi. C'est une partie de ma nature qui est réveillée par la réalité. C'est la réalité qui crie : Il est là ! Ce n'est pas du tout quelque chose que je construis dans ma tête. Le Mystère s'impose dans ma vie quand je m'engage avec la réalité, en mobilisant la raison et l'affection, en exigeant une explication. Nous sommes obligés de par notre nature, à attendre, à désirer quelque chose d'impossible. C'est dans la structure de notre être.

Ce désir d'infini, ce désir d'autre chose que j'ai en moi, on ne peut pas l'arrêter à moins de cesser de vivre, de cesser de sentir, de dormir.

Ce désir, ce besoin urgent de quelque chose qui n'est pas moi, qui nous distingue des animaux, qui nous fait être quelque chose de plus qu'une créature finie. C'est ce désir d'autre chose que nous chantons maintenant ensemble : « cela ne me suffit pas ce soir : un livre ou une chanson ou un amour de femme [...]. Mais Toi [quelque chose d'autre que moi, pas ma fatigue ou mon effort], Toi seul peux remplir le vide de mon esprit ».

Chantons ensemble

Liberazione n.2

LA RÉDUCTION DE L'HOMME A UNE CREATURE FINIE

Mais, en général, ce désir, on ne peut pas le tenir jusqu'au bout, dit Hélicon. Et c'est un sentiment que nous partageons. Une de nos amies écrit : « Cette attente, souvent, me rend triste quand je vois que la plénitude complète à laquelle j'aspire est à des années lumière de mon quotidien ». Et un autre : « Moi, personnellement, je sens en moi une aspiration à quelque chose de grand, j'ai du mal à en saisir les limites, [...] et je ne voudrais pas que ce soit une condamnation pour ceux qui ont le malheur de ressentir cette insatisfaction. [...] Leopardi, qui plus que tous a vécu sincèrement ce désir, a connu une vie malheureuse ».

Nous devons prendre au sérieux le défi de ces objections, car nous reconnaissons que nous avons ce désir, que nous avons éprouvé dans notre vie ce désir, mais nous le percevons facilement comme une condamnation, au point de nous dire : si tu ne veux pas être déçu, il suffit de ne pas attendre. Mais

parler ainsi présuppose le fait d'introduire une chose qui ne vient pas de la réalité. A l'évidence tu ne peux, toi, accomplir ce désir, mais tout dans la réalité, dans mon quotidien, promet quelque chose de grand qui n'est pas moi. Et bien sûr ce n'est pas toi qui peux te le donner, un autre doit te le donner. Ici c'est une question de raison.

Vivre à la hauteur de notre désir, vivre au niveau de notre raison – moi je préfère dire : vivre en hommes – nous semble, en général, impossible à soutenir. Être hommes nous semble une folie insoutenable et par conséquent nous préférons « ignorer cette donnée », en recouvrant chaque jour la vie de choses à faire, en nous jetant dans le tourbillon des choses à faire, en essayant de répondre à ce vide par une possession qui ne peut qu'être pleine de prétention ; nous mettons toujours des écouteurs dans nos oreilles de manière à ne plus sentir le choc de la réalité, nous contentant de vivre une vie déraisonnable, oubliant la grandeur d'être hommes, nous nous contentons de ce qui est possible, comme pour dire : « Tu ne veux pas être déçu ? N'attends rien » Nous nous contentons de faire des choses belles, et même bonnes, et ressentons le désir d'être « honteusement heureux » comme un rêve de jeunesse que le temps et l'âge dissoudront.

C'est la position la plus courante face à la réalité : don Giussani l'appelle « négligence du moi »⁴. Ecoutez Hélicon : « Je suis trop intelligent pour penser. Ce que tu dis est vrai, tout à fait vrai, un raisonnement qui se tient, mais, en général, on ne peut pas le tenir jusqu'au bout. Alors n'y pense pas trop. Accepte la vérité désespérée : les hommes vivent, meurent et ne sont pas heureux. Une vérité dont on s'arrange très bien : regarde autour de toi, ce n'est pas cela qui empêche les hommes de manger et de danser ».

Ce que dit Hélicon est quelque chose qui est dramatiquement présent en chacun de nous. Nous avons souvent peur d'être des hommes, d'être raisonnables. Nous sentons que nous n'avons pas l'énergie de vivre et nous préférons oublier, négliger le moi, oublier le rapport avec la réalité et, par conséquent, le rapport avec le destin : vivre dans un désespoir silencieux au point de sentir l'émergence du désir comme une condamnation.

Voilà la tentation de l'homme : il nous semble préférable de nous laisser mourir que de nous donner la peine de vivre. Il nous semble préférable de réduire notre existence à l'attente d'un rêve nébuleux dans le futur, tout en vivant un présent qui ne nous satisfait pas, ou même nous résigner à une vie dépourvue de sens.

Nous baissons les bras, en devenant déraisonnables, terrorisés par notre nature en ignorant le contrecoup de la réalité, parce qu'il est plus facile de céder au désespoir (par la distraction ou le rêve) que d'avoir le courage de se soutenir sur le chemin. C'est comme s'il y avait en nous un héritage assassin. Le livre de la *Sagesse* dit : « Dieu a créé l'homme pour le bonheur, mais l'homme cherche la mort ».⁵

La condamnation consiste à ignorer, à mettre de côté mon moi, parce que dans la mesure où j'oublie et ignore le contrecoup de l'être, de quelque chose qui vient du dehors, ce qui s'impose est l'affirmation violente de ce qui urge en moi, de mon instinctivité ou, pire encore, le scepticisme qui n'engendre que l'ennui et la confusion. Vivre en créature finie est terrifiant parce que plus on néglige et moins on est engagé, plus on vieillit et plus on est amèrement malheureux, plutôt que « outrageusement heureux ! »

⁴ L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, Rizzoli, Milano 1995, p. 9

⁵ Cfr. *Sg* 1,13-15.

Chantons ensemble *Forever Young*, ma chanson préférée, parce qu'elle fait très bien comprendre le drame de cette situation. Moi je veux vivre ainsi, en homme, mais je sens dans ma voix le tremblement, la peur de pouvoir dire ces choses, de pouvoir dire que face à la vie et à la réalité je veux des choses grandes.

Forever Young

VIVRE CETTE DIMENSION STRUCTURELLE, C'EST DEMANDER

Si nous vivons structurellement, viscéralement ce besoin d'autre chose, même ceux d'entre nous qui ont le courage d'être humains ressentent cette faiblesse, cette incapacité de se tenir face à ce désir. Alors quelle est l'alternative, si oublier est déraisonnable ? Je vous répète cette question avec les mots d'un ami : « Comment fait-on pour être joyeux quand rien ne satisfait ? Plus tu attends, plus tu seras déçu ! [...] bien des fois j'ai de la peine à rester à ce niveau et je me dis : Il vaudrait mieux ne pas avoir rencontré le mouvement ! Que faire ? ». Mes chers amis, l'insatisfaction est le point de départ, pas la fin de la route. Il faut passer du contrecoup initial, qui a fait naître le désir, à l'engagement que celui-ci implique. Oui, tu as perçu un désir, tu surprends en toi une urgence à laquelle tu ne peux répondre. Si tu es insatisfait, cela veut dire qu'il te manque quelque chose, que tu n'as pas. Donc, ce que tu désires n'est pas à toi, tu dois le demander, tu dois le demander pour qu'il te soit donné. La nature de l'homme est désir, alors être homme, vivre selon la dimension de notre désir veut dire demander. Demander que l'impossible devienne possible. La nature de l'homme – en tant qu'être inachevé, ouvert à autre chose – est désir et son expression la plus adéquate est la demande.

La demande est notre liberté en acte. Nous n'avons pas d'autre capacité que celle de mendier ; Désirer en acte c'est demander. « Sans demande, le désir est vague et l'attente est confusion ».⁶ La demande, la prière est l'expression la plus pure de mon moi, de ma raison et de mon affection, de mon cœur. C'est le geste, mon geste envers le Mystère. « Ton désir est ta prière [...]. L'apôtre Paul, de fait, n'affirme pas par hasard : “Priez sans cesse” (1Th 5,17) Quoi que tu fasses, si tu désires Dieu, tu ne cesses jamais de prier. Si tu ne veux pas t'arrêter de prier, ne cesse pas de désirer ».⁷ « Moi, j'espère en Toi, ô Seigneur ». C'est la demande de pouvoir vivre la vérité de nous-mêmes. Désir de dépendre de Toi : « Que ta volonté soit faite en moi ». Désir d'être hommes : « Viens à mon secours. O Dieu, viens à mon aide ».⁸ Soutiens-moi.

Si ton désir est devant le Destin, le Père l'exaucera. C'est un Autre qui prend l'initiative, qui viendra à ta rencontre. C'est le Mystère qui te devient familier à toi qui es incapable d'être toi-même, incapable de te soutenir toi-même par tes propres forces, incapable de vivre en homme. C'est le Christ qui assure la consistance de ton moi.

« Demander ensemble le Christ : voilà l'essence ultime de l'expression de notre vie. Demander ensemble le Christ [...] rend la vie immense, le cœur grand, sans comparaison, et donne le centuple

⁶ L. Giussani, *Che cos'è l'uomo perché te ne curi?*, San Paolo, 2000, p. 43.

⁷ Sant'Agostino, *Enarrationes in Psalmos*, 37,14; cfr. anche Ufficio delle letture del venerdì della III settimana di Avvento, in *Liturgia delle Ore* secondo il rito romano, Libreria Editrice Vaticana, Roma 1989, I, pp.288-289. [Cfr. St Augustin, Office des Lectures du vendredi de la III semaine de l'Avent, *Liturgie des Heures*, rite romain].

⁸ Cfr. *Ps* 69 (70), 2.

ici-bas, cela donne une douceur, une tendresse et une perception, un pressentiment d'accomplissement »⁹ que vous ne pouvez imaginer.

Voilà la décision la plus grande de la vie (« Pas moi, mais Toi, ô Christ »), qui a des conséquences imprévisibles. Mais cette aventure est seulement pour les hommes audacieux, pour les hommes qui décident d'être vivants, pour ceux qui décident d'être libres, pour ceux qui sont capables de s'aimer vraiment. Voilà le défi de notre existence : la lutte entre l'affirmation de soi comme critère ultime de la dynamique de la vie ou la demande de Sa présence, mystérieuse et pénétrante, comme facteur constitutif de mon être. « Ce n'est plus moi mais Toi, ô Christ, qui vis en moi ». Ce n'est plus moi avec mes projets, avec mes mains, mes « choses à faire », mais « Toi, ô Christ, je te demande à Toi, ô Christ, que Ta présence prenne l'initiative envers moi ». Lui, Il vient vers toi. Il est ici pour exaucer ta demande. Ce que tu peux faire c'est être homme, c'est-à-dire mendier le Christ.

Je vous ai lu au début cette citation de Grégoire : « Je suis né et je sens que je me dissous. Je mange, je dors, je me repose et je marche, je tombe malade et je guéris, je suis assailli par des désirs ardents et des tourments sans nombre, je jouis du soleil et de tout ce que la terre produit. Puis je meurs et ma chair devient poussière comme celle des animaux. Mais qu'est-ce que j'ai, moi, de plus qu'eux [les animaux]? Rien, si ce n'est Dieu. Si je n'étais pas Tien, ô mon Jésus, je me sentirais une créature finie ».¹⁰

Demandons à La Vierge Marie, mère de Dieu, de nous protéger, de nous réveiller, de nous accompagner dans l'aventure de la vie.

Chantons *Romaria*.

Romaria

⁹ L. Giussani, *Ciò che abbiamo di più caro (1988-1989)*, Bur, Milano 2011, p. 526.

¹⁰ San Gregorio Nazianzeno, «Carmina» II/I, carme LXXIV, vv. 4-12, in op. cit.

Leçon, José Medina

29 mars, vendredi matin

Hoy arriesgaré

Povera voce

Je voudrais commencer en vous lisant une citation de don Giussani qui, le 30 mai 1998, Place St Pierre, a dit ce que j'ai essayé de vous expliquer hier soir : « La liberté de l'homme, toujours impliquée dans le Mystère, a une forme d'expression suprême et inattaquable : la *prière*. Pour cela, la liberté s'exprime, selon toute sa vraie nature, comme une demande d'adhésion à l'Être [...]. Voici l'étreinte ultime du Mystère contra laquelle l'homme [...] ne peut rien opposer, ne peut opposer aucune objection : il peut la désertier, mais en se désertant lui-même et son propre bien. [...] C'est pourquoi, l'existence en tant qu'idéal ultime s'exprime dans l'attitude du *mendiant*. Le vrai protagoniste de l'histoire est le mendiant : Jésus Christ mendiant du cœur de l'homme et le cœur de l'homme mendiant Jésus Christ ». ¹¹

Il y a deux semaines, pendant que je préparais ces leçons – j'avais bien avancé et nous avions déjà rédigé le livret -, j'ai reçu deux témoignages qui ont tout bouleversé ; je m'en souviens très bien, c'était un vendredi soir, j'étais à l'école en train de travailler pour le Triduum, quand je me suis dit : « Ce n'est pas possible, j'ai fini, et puis ils ont écrit en retard » ; mais ces témoignages étaient tellement puissants qu'ils m'ont ému ; en premier lieu parce qu'ils m'ont fait comprendre encore une fois que l'histoire de Jésus Christ n'appartient pas au passé, qu'il est contemporain, et j'ai donc dû tout changer.

LA RENCONTRE AVEC JESUS

Cela se passe maintenant, ce n'est pas quelque chose du passé et si tu y penses un peu, combien de fois, en rentrant des vacances, du Triduum ou de la caritative tu étais émerveillé de ce qui s'était passé ; tu étais changé à cause d'une rencontre qui avait eu un tel impact sur ton moi que tu ne pouvais plus te réveiller le matin sans être déterminé par ce qui s'était passé. Une rencontre qui a produit un changement inattendu, quelque chose que tu n'avais pas prévu, que tu n'as pas construit par ton initiative. Une de vous m'a écrit : « Un jour, durant l'heure de religion, deux filles totalement inconnues sont entrées dans notre classe pour nous proposer de participer au *Donacibo*, une collecte alimentaire pour les plus démunis. [...] Les paroles de ces filles me faisaient frissonner [...] chacune de leurs paroles me reflétait, c'était comme si elles me connaissaient depuis toujours et le plus étonnant c'est que des personnes qui étaient toujours près de moi n'avaient jamais réussi à combler le vide qui commençait à se remplir. En fait je n'étais contente de rien : chaque début de semaine j'attendais impatiemment le samedi soir et quand ce moment arrivait, j'étais malheureuse parce que je n'arrivais pas à trouver ce quelque chose qui m'aurait émerveillée, qui m'aurait satisfaite. Alors j'ai

décidé de découvrir la logique qui leur permettait de décrire parfaitement la vie que je menais et je suis allée à la Maison Rouge, l'endroit qu'elles avaient mentionné et qu'elles fréquentaient. [...] Je ne sais pas s'il faut parler de chance, de grâce, de destin ou de sort... Je sais seulement que grâce à cette heure, à ces filles, au *Donacibo*, je viens de m'engager sur un chemin qui m'amène petit à petit vers une attente, une réponse, une nouveauté permanente ».

Voilà ce qui est exceptionnel : quand tu t'y attends le moins, tu trouves un homme, un ami, une amie qui fait bondir ton cœur quand il parle et dont le regard te permet d'être vraiment un être humain.

Face à cette rencontre, on s'émeut, on est touché, comme saisi par une force invisible qui entraîne vers des lieux jamais imaginés auparavant. Une rencontre puissante et correspondant à une urgence intime et personnelle qui t'appartient, l'urgence de retrouver quelque chose ou quelqu'un qui puisse correspondre à ton désir. Peut-être incompréhensible au début, intellectuellement insaisissable, mais profondément raisonnable, comme s'il s'agissait de ce morceau de moi, que je ne connaissais même pas, qui me manquait depuis toujours.

Quand ils ont rencontré Jésus, Simon, André et Jean ont fait la même expérience, une expérience exceptionnelle. Comme notre amie, ils ont été saisis par la personne de Jésus, émerveillés par le fait qu'Il pouvait lire les désirs de leur cœur qu'ils partageaient rarement avec autrui. Face à cet homme, en l'écoutant parler, ils percevaient combien il était exceptionnel – parce que personne ne parlait comme lui – et en même temps combien il était naturel.

La même dynamique que celle vécue par Jean et André continue à se répéter dans l'histoire aujourd'hui : une humanité – la mienne, la tienne – assoiffée, épuisée par sa faiblesse mortelle, surprise par une rencontre qui te saisit et apporte une vie nouvelle et pleine d'énergie. Un regard plein de miséricorde qui émeut jusqu'à la moelle et qui, une fois que tu l'as connu, change le sentiment de soi à tel point que tu ne peux plus imaginer de vivre sans Lui.

Écoutons *Lela*, une très belle chanson qui décrit cette dynamique où je ne peux pas me comprendre moi-même sans Lui. Je vous en lis deux lignes : « Ne me quitte pas et aie pitié de moi, sans toi je ne peux pas, je ne peux pas vivre. Fais-moi respirer avec tes paroles, réchauffe-moi avec ton cœur, éclaire-moi avec ton regard, fais-moi vivre par ton doux amour ».

Lela

La rencontre avec Jésus envahissait la vie. De le rencontrer a transfiguré tous les aspects de la vie de Jean et André, bouleversé les rapports avec leurs amis, avec leur femme. Hier comme aujourd'hui, Jésus n'est ni un objet de la pensée, ni un souvenir, ni une idée ; il est une expérience réelle. D'autant plus réelle qu'il a profondément changé ta vie. Écoutez ce témoignage : « J'ai participé aux premières vacances où je me suis amusé [...], à notre retour, au moment où je suis descendu du bus, j'ai ressenti un bonheur que je n'avais jamais éprouvé auparavant ! C'était comme un feu qui naissait et grandissait dans ma poitrine et se propageait à tout mon corps. [...] Je n'arrivais pas encore à l'identifier, je savais seulement que cela durait longtemps, que ce n'était rien de passager. [...] Alors j'ai compris que ce bonheur n'était pas seulement le centre de ma journée : c'était ce que je cherchais parce qu'il me faisait sentir plein, accompli, il me faisait vivre cent fois mieux les choses que je faisais. [...] Toutefois, je me suis rendu compte que je ne me donnais pas moi-même ce bonheur, et que si je ne

¹¹ L.Giussani, S.Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris, 2011, pp.13-14.

sentais plus ce bonheur après quelques jours naissait en moi un désir aigu, un feu dévorant, [...] J'ai commencé à redécouvrir toutes choses : des rapports avec ma famille à l'amitié, des matières scolaires aux lieux que je fréquentais au quotidien. Peu à peu je me suis rendu compte que je prenais ma vie en main, que j'en devenais le protagoniste ! Ces trois dernières années, tout a changé, si bien qu'à la question de Nicodème : « Un homme peut-il retourner dans le sein de sa mère et naître à nouveau ? » moi je répondrais par l'affirmative : ma manière d'étudier, de jouer, de vivre les rapports avec mon père et mes amis, ma manière de chanter et surtout de vivre ma journée a changé pour un seul objectif : voir Jésus ! En fait, maintenant, j'arrive à donner un nom et un visage à ce bonheur : Jésus ! C'est ce que je sens de plus urgent ».

Comme pour Nicodème, le vieux pharisien chef des Juifs qui se rendait chez Jésus en cachette pour l'entendre parler, retourner à la lueur du quotidien n'était plus possible parce qu'il avait été saisi par ce regard qui l'assaillait continuellement et changeait sa manière de vivre, de prier, de vivre en famille et avec ses amis. Renaître... quelle folie ! Comment faire ? Nicodème, un pharisien qui avait dédié toute sa vie au service de Dieu, a senti sa vie exploser quand il a entendu ces mots. C'est comme si Jésus lui avait dit : « Ecoute Nicodème, ce n'est pas ce que tu fais, ni tes sacrifices, ni tes lois, ni tes règles... D'une certaine façon, les choses que tu fais ne produisent rien ». Après avoir vu cet Homme, après l'avoir écouté, après avoir été regardé et aimé ainsi, Nicodème ne pouvait pas s'en retourner comme si de rien n'était. Tout a basculé dans cette rencontre. Nicodème a décidé de suivre l'intuition d'une grande vérité ; il ne s'est pas arrêté. « Naître à nouveau ? Comment faire pour retourner dans le sein de ma mère ? Dis-moi ce que je dois faire car Tes paroles sont tellement puissantes qu'elles font déborder mon cœur »¹².

La rencontre avec Jésus introduit une dynamique nouvelle, qui naît d'un jugement nouveau : « Oh Christ, Tu es la valeur de la réalité ». Tu es la consistance de tout. C'est une dynamique nouvelle, une nouvelle manière d'utiliser son temps, de travailler, d'utiliser son temps libre, une nouvelle manière de faire un effort. Cette dynamique ne naît pas de l'application de nouvelles règles, d'un faire. C'est une dynamique nouvelle qui naît d'un nouveau jugement : jusqu'ici je pensais que la vie pouvait se résumer à un faire. Maintenant je prends en compte cette rencontre qui me conduit à un jugement nouveau : « Tu es ». C'est un mouvement personnel dans lequel pas moi, mais le Christ est la mesure des choses.

Ecoutez ce témoignage qui m'a fait un peu pleurer : « Quelques camarades de classe m'ont invitée au camp d'été mais ce n'est qu'une fois sur place que je me suis rendue compte que tous les matins on récitait les laudes et que chaque jour il y avait la messe – jusqu'à deux ans en arrière, entrer dans une église m'irritait ; je m'y refusais même – et je me suis fâchée contre eux. [...] Mais leur manière de vivre ensemble me fascinait, et j'enrageais de ne pas la comprendre. Cela me semblait absurde qu'ils attribuent leur manière de vivre ensemble et de faire les choses à Dieu, au Christ. Au début de l'année scolaire, j'ai continué à fréquenter GS. En y pensant, je ne sais pas pourquoi je continuais à y aller. Peut-être que je voulais comprendre. Mais je me limitais à hurler contre tout le monde, à dire qu'ils s'étaient construit des châteaux de cartes pour ne pas se sentir seuls, pour ne pas avoir peur. Je disais qu'ils étaient fous, qu'ils se berçaient d'illusions. Je les insultais. Je les ai envoyés paître. À un moment donné, j'ai commencé à le faire en pleurant. J'hurlais en pleurant. Je ne sais pas pourquoi ils ne m'ont pas envoyée au diable. J'y retournais pourtant chaque jeudi ; j'étais présente à chaque événement. Je ne réussissais pas à m'éloigner pour la même raison qui m'avait attirée vers cette compagnie : parce que je ne m'expliquais pas cette beauté qu'il y avait entre eux, ils étaient vrais, ils parlaient de la vie, ils parlaient de moi. J'étais confuse, en colère et pleine de désir. J'abandonnai

¹² Cfr. *Jn* 3, 4.

même les amies avec qui j'avais grandi. J'étais totalement conquise par cet endroit. Il m'avait prise d'une manière incroyable, il m'avait prise tout entière. Je *devais* comprendre. Mais je ne comprenais pas. Et puis j'ai cessé de résister et j'ai commencé à aller à la messe. C'était une expérience aussi incroyable qu'absurde. Tout me semblait insensé mais à chaque fois ça me parlait, à moi personnellement. Chaque dimanche il y avait une phrase de l'évangile, du psaume, d'un chant ou du sermon qui prenait un de mes problèmes et me montrait une nouvelle manière de l'affronter. Je décidai de participer au Triduum avec un énorme désir de comprendre ce qui avait bouleversé et retourné ma vie. J'étais ouverte, ou désespérée, je ne sais pas comment dire. Et il s'est passé quelque chose de très semblable à ce qui m'était déjà arrivé à la messe. Ce qui se disait était pour moi. [...] Des milliers de personnes et il me semblait qu'il ne parlait que pour moi. [...] À partir de là ça a été une succession d'expériences où il me semblait apercevoir la grandeur et la beauté qui m'avaient changé la vie. [...] Je ne sais pas si cela a un sens, mais je dirais que ma vie est devenue Vie, digne d'être vécue, et la réalité quelque chose qui m'était donné et était en mesure de me donner beaucoup ».

Rien de ce qui est arrivé dans ce monde n'est tellement exceptionnel, inimaginable, incomparable, tellement puissant que même mes idées, mes limites, mes schémas ne peuvent pas résister à l'attraction qu'Il suscite. Il faut se forcer, fermer les yeux, se boucher les oreilles, tout ignorer pour ne pas se sentir provoqué par ce geste unique de l'Être à mon égard. Car rien d'autre ne peut à ce point défier la raison et la liberté de l'homme que de se trouver (comme notre amie) face à la tendresse de l'Être à son égard. Jésus pénètre dans notre forteresse à travers le cœur. Il assiège le cœur qui, jamais auparavant, n'avait fait l'expérience d'une chose tellement désirée depuis des temps immémoriaux, qui n'avait jamais senti une force à ce point capable de réduire en cendres tous mes schémas. Elle continue : « Il y a une semaine je suis allée skier quatre jours avec mon oncle. Pour moi, skier c'est ce qu'il y a de plus beau et pourtant, après deux jours j'ai décidé de ne plus skier. J'étais fâchée avec mon oncle. Ce jour-là, pendant qu'il était loin, j'allai à l'église. J'avais besoin que quelqu'un me dise ce qu'il fallait faire. Parce que moi je ne savais pas. J'ai probablement parlé dans le vide, mais je devais essayer [souvenez-vous que cette fille ne croyait ni à la prière ni à l'Eglise]. Ils commencèrent les Vêpres et je m'approchai pour mieux entendre. Une dame me fit signe de m'approcher et me fit lire les vêpres dans son livre. Je me sentis énormément aimée. Une dame qui ne me connaît pas, qui interrompt les vêpres et me fait signe de m'approcher. Le soir j'ai récité complies et j'ai mémorisé cette phrase : « Sauve-nous, Seigneur, quand nous veillons, garde-nous quand nous dormons : nous veillerons avec le Christ et nous reposerons en paix ». Je me sentis libre. Je la répétei jusqu'à ce que je m'endorme. Le lendemain je demandai le mot de passe du wifi de l'hôtel et je cherchai les laudes sur internet ; il y avait une phrase du cantique de Zacharie qui dit : « salut qui nous arrache à l'ennemi, à la main de tous nos oppresseurs » ; et avec ça j'ai réussi à affronter mon oncle avec un regard nouveau. Encore maintenant je me répète chaque soir ces paroles : « Sauve-nous, Seigneur, quand nous veillons, garde-nous quand nous dormons : nous veillerons avec le Christ et nous reposerons en paix ». J'en viens à me demander comment il est possible que moi j'en sois arrivée à prier ».

Une rencontre plus grande que tous tes schémas, tout ton mal, ta mesquinerie. Il n'y a rien de plus intéressant ni de plus puissant que cela. Cette liberté n'est pas une capacité de notre part, mais une affection pour l'Être, le Mystère, Jésus qui nous a saisis. Notre amie ne peut plus se passer de Jésus pour vivre, pour respirer. Rien, même pas notre faiblesse mortelle ne peut nous empêcher de dire : « Tout notre amour, mon amour, ma sympathie humaine est pour Toi, Jésus Christ » ; ce que nous avons de plus cher dans notre vie c'est le Christ.

Et ainsi la vie se simplifie, c'est-à-dire qu'elle trouve un sens, une direction. Tout ce que je fais a une direction. Il s'agit de répondre à Quelqu'un qui m'a saisi à l'improviste. Il s'agit de répondre personnellement à un appel ou, pour utiliser les mots de l'Eglise, à une « vocation » ; à ce qui t'a

touché d'une certaine façon parce que tu sentais que ça « mordait » ton destin, ta vie quotidienne, et ton existence. Voilà le christianisme aujourd'hui, dans ses éléments originaux : une humanité comme la tienne ou la mienne, telle qu'elle se présente, qui est regardée, préférée, saisie par l'Être ; et qui répond personnellement en affirmant cette Présence et en demandant : « Qu'il me soit fait selon ta parole ». Oui, que cela advienne ! Désir sans limite de mon moi qui mendie le Christ, demande le Christ car une fois que tu L'as connu tu ne peux plus t'en passer. Je ne peux pas être moi, je ne peux plus être moi sans Toi. L'essence de mon être, dans l'instant présent, n'est plus mon agir, mais le fait que je suis voulu, aimé, fait. Je consiste en Toi. Je suis Toi qui me fais.

Chantons *Il mio volto* (Mon visage).

Il mio volto

LE FLOTTEMENT

Parmi vous, beaucoup ont vécu cette expérience d'être saisi par le Christ, changé au point de ne plus se reconnaître. Et quand on pressent la vérité du Fait chrétien, il faut encore avoir le courage de le sentir possible, possible aujourd'hui malgré l'influence de la mentalité dominante, de la culture prévalente. Parce que si ce Fait n'advient pas aujourd'hui, il ne m'intéresse pas. C'est justement avec ce point que nous avons le plus de difficulté.

Nous nous trouvons souvent étrangers à nous-mêmes, comme si nous étions dédoublés, affaiblis, apeurés, affectivement vides. Le problème n'est pas le manque de raisons adéquates, mais la rupture entre la raison et l'affectivité, entre la raison et la volonté. Une séparation entre l'énergie d'adhésion à l'être et la raison qui a découvert l'être. Une étrange peur d'adhérer, de se laisser saisir, étrange parce qu'elle nous est étrangère, étrangère à notre nature, elle contredit notre nature.

Ecoutez ce témoignage : « Récemment je me suis rendue compte que ma vie est une énorme contradiction, c'est un balancement continu entre moments où je Le vois et je m'émeus, je le jure, je pleure de joie, comme une petite fille ! Dans ces moments, je pourrais conquérir le monde, je suis libre, heureuse, et les gens autour de moi s'en rendent compte. Le problème est qu'un jour, une heure plus tard tout est à recommencer : après la joie de L'avoir reconnu à mes côtés, un rien suffit à me faire retomber dans le noir et je recommence à faire une quantité de bêtises. Je me sens un peu comme saint Matthieu dans le tableau du Caravage : le Christ est en train de l'appeler, lui, avec ce regard intense qui est la seule chose qui peut le sauver et l'élever au dessus de sa condition de pécheur ; et la main droite de Matthieu reste pourtant accrochée à l'argent, sa misère ».

Un niveau de notre personnalité est animé d'une sérieuse intention d'appartenir et en même temps il y a un autre niveau, plus décisif, qui te fait chercher ailleurs la solution au problème du bonheur, dans le rapport affectif ou dans les études. En fin de compte, c'est ce dernier niveau qui dicte le sentiment quotidien que tu éprouves pour toi-même : ta manière de désirer ton petit ami ou ta petite amie, ou la manière de penser à l'argent pour voyager ou aller skier, la manière de penser aux études, le fait de vouloir être populaire ou admiré. Voici ce que nous avons tous en tête et qui constitue le sentiment quotidien de nous-mêmes : la renommée, le pouvoir. Dans la vie quotidienne, ce sentiment est plus fort que notre perception du fait du Christ et nous en sommes ainsi continuellement détachés, vides, confus. Le drame de l'homme moderne c'est qu'il n'accepte pas de se laisser saisir, il n'accepte pas le fait que quelqu'un puisse l'aimer.

Lagerkvist le décrit bien dans *Barabbas* : ce roman raconte l'histoire du malfaiteur qui, de manière inattendue (pensez-y un instant), quelques jours après son arrestation, se retrouve libre parce que Jésus est condamné à sa place. S'il vit, s'il continue à être capable de faire comme il veut, Barabbas le doit au fait qu'un autre a pris sa place et est mort pour lui ; sa vie est donc complètement liée à cet homme qu'il avait connu dans la cour de Pilate : « Dès qu'il l'avait aperçu dans le prétoire du palais, il avait senti qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire en lui. Ce que c'était, il n'aurait pu le dire, il le sentait seulement. Il ne croyait pas avoir jamais rencontré un être pareil ». ¹³

Même aussi brève, la rencontre avec cet homme qui avait pris sa place, cette rencontre l'a changé, elle ne le laisse pas indifférent. Au contraire, son souvenir l'intrigue et Barabbas continue à vivre déterminé par le fait que « Lui est mort pour moi » ; il essaie de retrouver une vie normale, mais l'image de cet homme revient continuellement à son esprit. Il pensait à l'homme Jésus cloué sur la croix, à tout ce qui s'était passé avant et après sur la colline du calvaire. Peut-être que, comme le disaient certains, cela n'existait-il que dans son imagination ? Mais plus il y pensait, plus il entendait parler de lui, et moins il comprenait comment les choses s'accordaient. Il était conscient de la nature extraordinaire de cet homme, du pouvoir qu'il exerçait sur les hommes, un pouvoir étrange. Barabbas avait vu la puissance de cet homme, il l'avait vue dans le témoignage d'un esclave qui avait suscité en lui une attraction très étrange. Cet homme avait une liberté que lui, Barabbas, ne réussissait pas à comprendre. Il était « libre de tout car esclave d'Un seul ». Comme nous, à la fin Barabbas ne se rend pas. Que ma raison de vivre soit un Tu, affirmer l'autre comme sens de soi, c'est le contraire de ce qu'il a toujours cherché : l'affirmation de soi comme mesure ultime de toute la réalité, de tout son projet. Et c'est ici que le doute apparaît : je ne réussis pas à me rendre, je ne veux pas être saisi.

Lagerkvist écrit : « Comprends donc que c'est impossible ! » dit Barabbas. Et l'esclave : « J'ai dit que cela pourrait ne pas être vrai. Je le redirai encore si tu veux ». Barabbas continue : « Le fils de Dieu ! Il est évident qu'il ne l'était pas ! Crois-tu que le fils de Dieu descende sur la terre ? Et se mette à prêcher dans ton pays ! » Vous voyez comment le doute s'insinue ? L'esclave répond : « Oh, pourquoi pas ? Ce n'était pas impossible. Aussi bien là qu'ailleurs. C'est un pauvre petit pays, évidemment, mais il faut bien commencer quelque part ». ¹⁴

Le même drame se joue dans notre vie quotidienne. Le problème n'est pas le manque de raisons, le problème n'est pas que cela n'a pas eu lieu, que cela n'advient pas ; les raisons adéquates, l'expérience, tu les as, mais la rupture entre la raison et l'affectivité, entre la raison et la volonté, se manifeste comme une peur d'affirmer et d'adhérer à l'être. Notre comportement, notre mentalité sont déterminés non pas par ce qui a mobilisé notre cœur, mais par d'autres intérêts, des intérêts dérivés de la mentalité commune. C'est ainsi que nous levons les boucliers et nous mentons en disant : « Je suis trop intelligent pour penser », vous vous souvenez d'Hélicon ? Et c'est pourtant le pas décisif, celui qui permet de passer du « peut-être », du doute à la certitude : c'est le fait de nous laisser saisir par ce qui est venu à notre rencontre.

Chantons *La guerra* (La guerre).

La guerra

¹³ Pär Lagerkvist, *Barabbas*, Stock, Paris 1951, p.17.

¹⁴ *Ibidem*, pp. 47-48.

À un certain point, comme Barabbas, nous nous retrouvons embrouillés, confus, flottant face à ce qui s'est passé. Et ce n'est pas par absence de raisons. « Le feu continu des « mais », des « si », des « pourtant », des « peut-être » constitue des tirs de barrage qui couvrent la fuite de notre propre engagement face au Mystère. C'est quelque chose de très concret. Prenons l'exemple d'un homme qui est fiancé depuis sept ans à une jeune fille, et qui ne se décide pas, non pas parce qu'il est méchant, mais il ne se décide pas parce qu'il se répète continuellement : « Et puis... et si... mais... comment je fais pour être certain... Il y a un hiatus, un abîme, un vertige, un vide entre l'intuition du vrai donnée par la raison : « C'est vrai, ça s'est passé, je suis changé », et l'affectivité : « Mais je l'ai peut-être imaginé ; mais ça ne dure pas ; peut-être que ce n'est pas possible ». « Il y a une dissociation entre la raison comme perception de l'être et la volonté qui est affectivité, c'est-à-dire énergie d'adhésion à l'être. Cela ressemble à ces personnes qui disent : « Tu as raison, mais je ne suis pas persuadé ». On voit les raisons mais on ne bouge pas. On ne bouge pas, c'est-à-dire qu'on n'a pas l'énergie de la cohérence, de l'adhésion intellectuelle au vrai, entrevu grâce aux raisons. Même avec toutes les raisons, c'est comme s'il n'avait pas le courage de bouger, il est comme bloqué, il lui faudrait un supplément d'énergie et de volonté, d'énergie de liberté parce que la liberté est la capacité d'adhésion à l'être ».¹⁵

Ecoutez ce témoignage : « Ces mois d'école ont été une période très intense. Plusieurs situations se sont présentées à moi : ma santé, l'étude pénible en vue de la maturité, la mort d'un camarade et les difficultés dans mes rapports avec certains amis et avec mon petit ami. [...] J'ai appris que face à tout cela je ne dois jamais faire prévaloir la pénibilité et les difficultés. J'ai fait l'expérience qu'en affrontant les choses avec une demande vraie, ouverte à tout, le Christ me répond et plus je demande, plus j'obtiens de réponses. Et c'est vraiment sa réponse qui me suffit ». [C'est clair, limpide ! C'est un résumé de hier soir. « J'ai compris. Face aux circonstances j'ai appris : je ne dois jamais faire prévaloir l'effort, la difficulté. J'ai compris que je dois demander », mais...] Pourtant chaque jour me semble une lutte. C'est comme si chaque matin je devais re-choisir d'adhérer à ce qui se présente à moi en pensant à ma demande ou bien ne pas donner trop de poids à mes questions qui n'apportent souvent que fatigue. [...] Alors je voudrais te demander : pourquoi le début de la journée doit il être aussi dramatique ? Pourquoi me semble-t-il devoir repartir de zéro quand je me retrouve face à ce choix ? Si un soir je me couche contente parce que j'ai peut-être entrevu une réponse, celle-ci ne suffit pas à me faire repartir le lendemain, confiante que ce jour-là aussi je peux trouver ce qui me suffit. C'est comme si je parlais toujours avec un peu de défiance ». Nous pouvons être d'accord avec ce qui est dit, ne jamais percevoir de contradiction et même dire : « C'est vraiment vrai », mais après, durant la journée, au quotidien, c'est comme si nous n'avions pas confiance. C'est-à-dire : comme si, en continuant à vivre, pendant la journée, la fatigue et la faiblesse nous prenaient et mettaient en doute ce qui était clair au début. Les raisons sont claires, c'est vrai, limpide, la mémoire est puissante : « Ce que j'ai vu comme juste, je ne peux pas le mettre en doute maintenant, parce que je n'ai pas de raison de la mettre en doute ! », pourtant je ne me laisse pas saisir, je n'ai pas confiance. Mon état d'âme, la fatigue, la difficulté prévalent.

Chantons *Il monologo di Giuda* (Le monologue de Judas).

Il monologo di Giuda

¹⁵ L. Giussani, *Le sens religieux, 1^{er} volume du ParCours*, Cerf, Paris, 2010, p. 191.

UNE SYMPATHIE PROFONDE

Jésus vient à notre rencontre et suscite une affection en nous, il mendie notre cœur, il veut nous saisir, mais nous avons peur, peur d'être pris et aimés. Mais nous ne pouvons pas nous arrêter ici. Il ne faut pas être complice de la faiblesse qui nous entraîne vers la mort, vers le néant. Il faut repartir du contrecoup de cette rencontre. On ne repart pas de zéro. Je repars de l'affection que l'étreinte du Christ a générée en moi, cette affection qui me fait dire : « Je suis Toi qui me fais ». Autrement nous devons toujours partir d'un effort de volonté et tôt ou tard la difficulté prédominera. Caligula devait partir de zéro parce qu'il n'avait pas été saisi par le Christ. C'est pourquoi il n'arrivait pas à communiquer autre chose que sa soif insatisfaite. Pas nous. Nous ne partons pas de zéro, nous partons de la sympathie profonde que le Christ a fait naître en nous, comme chez Pierre. Imaginez les sentiments de Pierre, ce matin-là sur la plage, quand cet homme le fixait. Ils s'étaient tous assis en cercle pour manger. Jésus, à peine ressuscité, était avec eux. Personne ne parlait, dans le silence presque total qui pèse sur la plage. Jésus regarde Pierre qui, Le regardant, – parce qu'il se souvient – sent le poids de toutes ses misères, de toutes ses trahisons, de son inadéquation, de son incapacité. Et Jésus lui dit simplement : « Mais toi, tu m'aimes ? ». Jésus ne demande ni explication ni analyse de la situation et même pas une promesse de faire mieux. Il dit simplement : « Simon, m'aimes-tu ? ». Alors Pierre, à voix basse, presque en tremblant, lui répond : « Je ne sais pas comment, moi je t'aime ; je ne sais pas comment, mais c'est comme ça »¹⁶. Pierre tremble parce qu'il sait que la vérité de ses paroles, la dignité de son affirmation ne dérivent ni de ses capacités, ni de sa volonté, mais de la reconnaissance limpide de ce qui lui est le plus cher. « Je t'aime, Toute mon affection est pour toi. Sans toi je ne suis rien, je suis une créature finie. Demain je trahirai. Une fois encore je serai mesquin, incapable. Je suis incapable de bien, fatigué, mais ma première affection est pour toi ». Cette affection profonde, cette sympathie pour Toi prévaut sur tout : mes schémas, mes difficultés, mes péchés. Parce que Tu révéles la chose la plus vraie et profonde de mon moi : sans Toi je n'existe pas et si je ne T'aimais pas, je ne pourrais même plus croire mes yeux.

Chantons *Lasciati fare* (Laisse-toi faire).

Lasciati fare

S'IDENTIFIER AVEC UN « TU »

Cette sympathie profonde, cette affection pour le Christ qui naît de ma rencontre avec Lui, ne donne pas quelque chose que je produis, mais que je trouve en moi. Avec le temps, « Tu es ce que j'ai de plus cher » devient identification : « Tu es mon moi ». « Identification » signifie que je ne fais plus qu'un avec le Christ et, par conséquent, l'origine de mon agir s'enracine dans mon attachement à Jésus.

Je vous lis l'autre témoignage qui a bouleversé ma semaine : « Tout a commencé par de l'envie, une bonne envie que j'éprouvais à l'égard de mes responsables [les choses le plus vraies de la vie naissent toujours par envie : celui-là possède quelque chose qui m'intéresse]. En les regardant vivre, leur manière de vivre la réalité, et avec quel amour ils regardaient la vie, j'ai commencé à désirer cela pour moi, je voulais moi aussi vivre comme ainsi [...] et j'ai vu qu'un des instruments fondamentaux qu'ils utilisaient était l'Ecole de communauté, un travail personnel sur eux-mêmes et sur leur rapport au Mystère. Alors j'ai commencé moi aussi à prendre ce travail, cet instrument, au sérieux. [...] [La

¹⁶ Cf. *Jn* 21, 15-17.

séquelle naît de l'adhésion à ce bien que j'ai vu, que j'ai entrevu]. En relisant l'Ecole de communauté, j'ai lu que je suis le premier lieu où se manifeste le Mystère. Moi ? Pauvre comme je suis ? Avec toutes mes limites ? Mais comment est-ce possible ? J'ai commencé à demander au Christ d'avoir une telle conscience parce que durant ma journée, je désire reconnaître le Christ à chaque respiration ; je l'attends, pas en attendant passivement un miracle, mais en m'impliquant complètement en tout, dans mon stage, dans mes études et même dans les plus petites choses, et cela demande un effort, mais c'est fantastique de vivre ainsi. Mais il suffit de peu de chose pour que ce désir s'évanouisse, se réduise et s'éteigne. Par exemple : une amie avait disparu ; depuis trois jours on ne savait pas où elle était ; je suffoquais dans ces circonstances et je m'étais replié sur moi-même [...] Puis Anto me téléphone [...] et je me suis rendu compte que je n'étais pas seul, qu'il y a une compagnie qui me soutient, m'accompagne et m'aide, mais cela ne suffit pas s'il manque un travail personnel et un rapport avec le Mystère. En lisant l'Ecole de communauté je me suis souvenu de cette phrase : « Dieu ne permet rien dans notre vie si ce n'est pour notre maturation ». Maintenant, l'Ecole de communauté est vraiment une question de vie ou de mort parce qu'elle ne change pas les circonstances, mais elle me donne une possibilité de les vivre avec un regard différent, comme une occasion pour moi ».

Le Christ vit avec nous à travers la personne que tu as rencontrée et l'amitié qu'il a générée dans une compagnie. Ce n'est pas quelque chose du passé mais quelque chose de présent aujourd'hui et toujours. Appartenir à Jésus coïncide toujours avec l'appartenance à la réalité humaine dans laquelle Il se manifeste. Cette personne, ces amis auxquels tu es lié, saisi par une sympathie profonde, sont littéralement, physiquement, Jésus présent, près de toi, présence humaine impossible à imaginer. Il suffit de suivre, avec simplicité, choisir cette sympathie profonde qu'Il éveille. Choisir le Christ génère une capacité d'intelligence nouvelle, différente, une capacité affective différente et par conséquent une fécondité différente. Cet ami poursuit : « Le dernier exemple que je voulais raconter m'est arrivé récemment : au centre paroissial il y avait des jeunes qui faisaient les bouffons et je m'apprêtais à les rappeler à l'ordre : je voulais en venir aux mains et leur faire voir qui était le plus fort. C'est à ce moment que je me suis souvenu des signes les plus clairs du Christ : mes amis, ma petite amie, mon école [je répète : « je me suis souvenu des signes les plus clairs du Christ : mes amis, ma petite amie, mon école »], et je me suis dit : « Est-ce que ça vaut vraiment la peine ? » et je suis parti, mais cela ne suffisait pas parce que je ne me sentais pas bien... Je me suis souvenu des paroles de Carrón : « Qu'ai-je fait aujourd'hui du charisme que j'ai rencontré ? ». Alors je suis revenu sur mes pas et j'ai commencé à discuter avec eux. À un moment donné je leur ai parlé de moi, de ma vie minable qui commençait à changer, je leur ai raconté à qui j'appartenais et qui m'avait sauvé la vie jusqu'à maintenant et je les ai invités à nos réunions [...] C'est à ce moment-là que le Christ a vaincu, qu'il a vaincu mon cœur. [...] Je suis ému parce que malgré mon humanité, mes limites, mon caractère et toutes les fois où je me trompe partout, même cette circonstance qui pourrait être une poisse s'est révélée être une grande possibilité pour mon rapport avec le Mystère parce que je redécouvre la valeur et la beauté de la confession. Je suis ému parce que j'ai un lieu, un visage vers lequel je peux revenir et recommencer ».

On ne repart pas de zéro, on repart d'un endroit, d'un visage, d'une sympathie profonde, d'une affection qui t'a pris. L'action de notre ami ne part pas d'une préoccupation éthique d'« être bon », ni d'un discours intellectuel ou d'un remords à éviter, mais de l'affirmation d'un autre : les amis, la petite amie, l'école. Jésus Christ, je t'aime. Quand saint Pierre disait : Oui Seigneur, j'ai fait beaucoup de choses, mais tu le sais : je t'aime », par ces mots il affirmait que Jésus était la signification de sa vie. Il affirmait que Jésus était tout, non pas pour les plaisirs qu'il lui procurait, mais à cause de cet attachement mystérieux en vertu duquel, plus le temps passait plus il était évident et certain que Jésus était tout.

D'habitude nous imaginons que l'action morale est un effort pour adhérer toujours plus à la vérité : « Plus je comprends et mieux je fais » jusqu'à ce que je sois tout plein de vérité et alors je pourrai dire : « Je suis le meilleur ». En fait c'est juste le contraire : au début tu es plein, tu as reçu une grande grâce qui a bouleversé ta vie, qui l'a changée. Notre action c'est l'identification au Christ : « Ce n'est plus moi, mais Toi qui vis en moi ». S'il n'en est pas ainsi, si on ne part pas de ce *Fait* reçu au début, nos tentatives seront le résultat de nos efforts, de notre volonté, mais pas le don d'une force plus grande, d'une grâce reçue.

On ne part pas d'un effort éthique, activiste, pour arriver au « Oui je t'aime » ! C'est le contraire. C'est à partir du « oui » de Pierre, du « oui » de notre ami que naît la tentative de cohérence morale dans l'action particulière. Notre action morale n'est pas d'« appliquer » le vrai, mais c'est le résultat de la rencontre d'une personne avec la vérité et qui en est tellement prise, saisie, que tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle pense est une tentative d'identification au Christ ; chaque action est façonnée par la mémoire de cet Homme.

La « mémoire » est quelque chose de présent qui me provoque et me change, m'ouvre à l'avenir. La mémoire c'est reconnaître le Christ présent. La mémoire c'est cette Présence aimante qui s'impose et qui correspond au cœur, qui modèle toutes les actions : depuis la relation avec la petite amie jusqu'aux repas en passant par les études. Saint Paul le dit : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez ; soit que vous dormiez, soit que vous vieilliez ; soit que vous viviez, soit que vous mouriez »¹⁷. La mémoire du Christ, la conscience que le Christ est présent façonne toutes mes actions ; tout, les études, les relations avec les amis, la petite amie, le petit ami, l'école, le travail. Et ainsi toutes mes actions, tous mes rapports deviennent « offrande » à cet Homme, pour cet Homme !

Ainsi, mon ami, tu comprends que ta grandeur d'homme, l'utilité de ton geste ne réside pas dans l'issue que tu peux imaginer immédiatement et qu'il n'y a rien de plus grand que vivre les circonstances, vivre l'énergie et la difficulté de rester à cette page du livre pour un Autre : la vie devient offrande c'est-à-dire « reconnaître que ce dont la réalité est faite, c'est le Christ »¹⁸. Toute la vie, tout, même le geste le plus simple ou le plus caché, pour que personne ne le voie, tout devient affirmation d'un Autre. Je vis dans la foi en Toi, Jésus Christ, qui as tout donné – tout ! – pour moi. C'est pourquoi plus rien ne reste en dehors de ce rapport avec Lui, il n'y a plus rien qui ne soit embrassé, il n'y a plus rien qui ne devienne offrande dans un rapport reconnu avec Toi. Voilà la gloire humaine du Christ. C'est le centuple promis ici-bas, car une fois saisis par le Christ, la vie, l'aventure de la vie devient puissante : étudier, la manière de regarder son ami, sa petite amie ou son petit ami, la manière de se supporter soi-même, la façon de penser à ses propres fautes : tout devient nouveau.

Accepter d'être saisis par le Christ. C'est de là que découle une capacité de fécondité dont personne n'est capable, mais que tout le monde désire : une capacité de communiquer sa propre nature, sa propre richesse, sa propre intelligence, son cœur et son temps. C'est une fécondité pour l'étude, une passion pour le travail qui ne vise pas un profit personnel ou un résultat. Cette fécondité est amour, décision de donner tout ce que je suis, de me donner tout entier à Lui.

Si tu veux vraiment aimer, si tu veux jouir de la vie, des études, du travail, des amis tu dois te décider pour Lui. Demande le Christ, adhère, laisse-toi saisis par Lui, par cet amour tendre et infini qui est entré dans ta vie mettant en déroute tous tes schémas, tes projets, tes fatigues et tes limites. Si ce « oui je t'aime » est favorisé, la vie devient une chose spectaculaire et tu deviens capable de générer de grandes choses.

¹⁷ Cfr. *1Cor* 10, 31; *Rm* 14, 7-8.

¹⁸ L. Giussani, *Affezione e dimora*, BUR, Milano 2001, p. 242.

Terminons en chantant *L'iniziativa* (L'initiative).

L'iniziativa

N'ayez pas peur de vivre ces jours en silence. C'est une impression terrible et je l'ai comprise la semaine dernière en rendant visite à un ami : il y avait de la musique dans l'ascenseur. J'ai pensé : mais il n'y a donc pas un endroit au monde où règne le silence parce que nous avons peur du silence, parce que dans le silence on entend son cœur, le cœur sent la confrontation et tu te mets à penser. Pensez à Hélicon : « Je suis trop intelligent pour y penser ». En silence donc : tu n'as rien à faire, il suffit de rester en silence pour sentir ton humanité. Il ne s'agit pas seulement de garder le silence, mais aussi d'aller à l'essentiel avec ses mots. Pendant ces quelques jours, il y a des moments pendant lesquels nous sommes invités à garder le silence, mais à d'autres moments soyez essentiels avec les mots, ne dites rien qui ne soit pas nécessaire ; vivez profondément le présent. Il y aura des moments (après le dîner, dans le bus, avant l'assemblée) où vous devrez faire un travail personnel car, comme le disait notre ami, s'il n'y a pas de travail personnel, il n'y a rien !

Assemblée, José Medina

30 mars, samedi matin

Il nostro cuore (Notre cœur)

Ma non avere paura (N'aie pas peur)

Alberto Bonfanti. Nous avons reçu beaucoup de questions, ce qui démontre que ce que nous avons vécu ces quelques jours a touché notre cœur. Nous en avons choisi quelques-unes qui nous paraissent représentatives des thèmes généraux. Nous voulons introduire cette assemblée en lisant le message que don Julián Carrón nous a envoyé :

« Chers amis,

Combien de fois je pense à vous, vous imaginant emmêlés dans les changements de vos états d'âme, bridés dans vos réactions ; une tendresse sans borne m'envahit à l'égard de chacun et je me demande comment vous arriverez à vous en sortir sans finir dans la confusion ; en jetant l'éponge ?

Je suis réconforté en vous imaginant émerveillés lorsque vous découvrez jaillir en vous, l'un après l'autre – au milieu de tous les changements d'humeur qu'aucun de vous ne peut éviter –, le désir de bonheur, cet élan d'accomplissement sans répit vers un horizon illimité, au-delà de toute apparence. Tout change sauf cet élan. Quelle victoire sur la confusion que personne, ni même nous, ne peut empêcher !

Il me vient alors à l'esprit cette pensée : s'ils étaient loyaux avec ce désir, avec cet élan, ayant en mémoire la « pensée dominante » de Leopardi « terrible, mais cher présent du ciel » ; comme « une tour dans un champ, solitaire, tu te dresses seule, géante, au centre de ... » tous ces remous ; alors, aucun enchevêtrement ne pourra l'arrêter.

“Quel avantage un homme aura-t-il à gagner le monde entier, si c'est en se perdant lui-même ?”. Quelle passion déborde de ces paroles de Jésus pour chacun de nous !

Je vous souhaite de ne jamais vous arrêter à l'apparence des choses et de céder inlassablement à cet élan sans trêve, qui est votre allié le plus grand dans l'aventure de la vie.

Le Christ s'est fait homme, il est mort pour demeurer à nos côtés dans l'histoire et soutenir cet allié qui est nôtre.

Le complice de votre cœur,

Julián ». ¹⁹

José Medina. Bonjour !

Durant le Chemin de Croix, quand nous avons parlé de Judas et que nous avons chanté Le monologue de Judas qui dit : « Son règne n'arrivait pas, je lui avais tout donné et il me trahissait », il m'est venu cette crainte : je sens qu'il y a quelque chose d'autre en dehors de moi. J'ai vu et reconnu le Christ et je veux le suivre ; je n'ai pas peur que Jésus me trahisse. Mais si Judas, qui l'a vu, les yeux dans les yeux, qui a tout laissé pour le suivre, finit par commettre une erreur aussi retentissante en trahissant Jésus, moi, qui n'ai pas vu Jésus en chair et en os comme Judas l'a vu, j'ai peur de me trouver face à Lui et de ne pas réussir à Le voir.

¹⁹ J. Carrón, Salutation en conclusion du Triduum pascal des lycéens (GS). Rimini, 30 mars 2013 [Cfr. clonline]

Medina. Quelle expérience as-tu faite avant cette peur ?

Je sentais qu'il devait y avoir quelque chose d'autre. Seul, je n'arrivais à rien. Il y a eu des jours où je ne savais pas quoi faire ; je disais : il doit y avoir quelque chose en dehors de ce que je suis.

Medina. Ecoute-moi : as-tu jamais eu peur de perdre ton téléphone portable ?

Oui

Medina. Pourquoi ?

Parce que j'y tiens.

Medina. Ah, tu y tiens ? Ce n'est pas stupide, tu as donc peur de perdre une chose à laquelle tu tiens. Le point de départ c'est que tu tiens à quelque chose. Alors avant de traiter la question de la peur, essayons de comprendre à quoi tu tiens. N'y pense pas de manière théorique. Cette peur t'est venue durant le Chemin de Croix ; moi aussi j'ai été frappé par cette station, la deuxième. Cette peur te fait comprendre que tu tiens à quelque chose. Essaie de revenir un instant en arrière : à quoi tenais-tu que tu avais peur de perdre ?

À ma foi. J'avais peur de perdre ce que je pensais avoir trouvé. La foi en Jésus-Christ.

Medina. Très bien. Et qu'est-ce que cela signifie pour toi ?

C'est cela qui me soutient. Quand je ne vais pas bien, quand je suis en crise, je prie. Par conséquent, si je perds cela, alors je ne sais plus quoi faire.

Medina. Tu as fait l'expérience, en toi, d'une chose à laquelle tu tiens. Je n'ai peur de perdre que les choses qui sont importantes pour moi. Comprends-tu que lorsque nous parlons du cœur de l'homme, nous parlons justement de cela ? Face à quelque chose qui t'est arrivé, tu as perçu quelque chose qui te correspondait ; qui correspondait tellement que tu as peur de le perdre, tu as peur de te perdre. Alors le point de départ c'est le contrecoup. Si tu ne penses qu'à la peur, tu es toujours angoissé, tu es bloqué, mais la peur découle justement de ce fait : quelque chose a correspondu à mon cœur. Alors quand tu sens que quelque chose correspond à ton cœur, que fais-tu ?

Je suis content.

Medina. Si tu es avec tes amis et qu'avec eux tu es vraiment content... En vous voyant et en partageant ces journées avec vous, voici la première chose que je veux dire: mais c'est vrai, c'est vraiment beau d'être ici. Personnellement, j'ai envie d'y croire. J'ai vraiment envie de rester. Il y a un passage de l'Évangile, la Transfiguration où Jésus monte sur la montagne avec trois disciples et Pierre dit : « On est vraiment bien ici, plantons trois tentes et restons ici »²⁰. C'est-à-dire : face à quelque chose qui me correspond et à quoi je tiens, moi je veux rester. Nous avons parlé de l'affection : je suis saisi à tel point que je veux rester. C'est très important. En revenant à ta question, que tu aies peur signifie que tu tiens à quelque chose ; il faut voir à quoi tu tiens, quelle est la valeur de la chose à laquelle tu tiens. Et voici le deuxième point- en présence de ce fait auquel je veux adhérer (avec lequel je veux rester), je sens immédiatement ma finitude, mon incapacité à y faire face. Comme cela ne m'appartient pas, il est juste que je ne puisse pas le contrôler et que je ne sache pas comment il fonctionne, que je me sente petit et que j'aie peur de le perdre. Et tu te mets immédiatement à demander, à mendier : que quelqu'un me protège, me soutienne, car je ne veux pas perdre cette chose

²⁰ Cfr. Lc 9, 33.

à laquelle je tiens. Le Seigneur nous a donné la communion, cette communauté, pour vivre— je te l’offre comme sujet de réflexion, comme ça tu as toute une année et même toute la vie pour le comprendre. C’est justement l’amitié qu’il y a dans la communion, dans la communauté, qui me soutient et me renforce quand cette peur apparaît. Le Seigneur nous a donné la communauté pour cela, il ne nous l’a pas donnée pour nous remplacer mais pour nous soutenir.

Vous avez dit qu’il arrive souvent que l’on voie l’aspect raisonnable des propositions qu’on nous fait, mais que par inertie, par paresse on ne réussit pas à adhérer ou du moins on ne se laisse pas prendre par cette chose. Je me suis reconnu dans ces propos car on m’a fait des propositions et tout en voyant qu’elles étaient belles et bonnes, je n’ai pas réussi à dire oui et à y participer. Ma question est donc : pourquoi est-ce que je ne réussis pas à le faire bien que je voie que c’est une chose bonne pour moi ? C’est comme me rendre à moi-même. Je pense que c’est surtout par paresse, à cause d’un inconfort que j’ai en moi, comme quand on dit : de toute façon rien ne changera. J’ai eu l’occasion de participer à des expériences qui se sont révélées belles et grandes: alors pourquoi des fois oui et des fois non ? Je n’arrive pas bien à comprendre.

Medina. As-tu jamais parié dans ta vie ?

J’ai joué au poker. Je prends les cartes et je cherche toutes les stratégies pour exploiter au mieux ces cartes. Je regarde quelles cartes sortent et j’essaie de gagner cette main.

Medina. Et pourquoi tu veux la gagner ?

Pour obtenir l’argent.

Medina. Ah ! Et pour obtenir l’argent qu’est-ce que tu dois faire ?

Parier.

Medina. Tu veux quelque chose, tu dois y mettre du tien. Tu vois quelque chose devant toi, tu dois y mettre du tien pour gagner. C’est juste ? Ceci nous fait comprendre deux choses. S’il y a peu à gagner, est-ce que tu mises beaucoup ?

Non, parce que ce n’est pas nécessaire.

Medina. Alors le premier point est que pour parier, quelqu’un doit avoir la possibilité de gagner un bien important. Plus tu le vois grand et plus tu en rajoutes, plus tu risques. C’est pourquoi la raison, l’origine de ma prise de risque, c’est avant tout que dans la vie je reconnaisse un grand bien devant moi et que je dois y mettre du mien.

Si j’avais quatre cartes, quatre rois – belle donne ! Moi aussi je sais jouer au poker – et qu’il y a dix mille dollars sur la table, moi je le veux cet argent, je tiens à gagner, mais je ne joue pas ; que me dirais-tu ?

Que tu serais stupide.

Medina. Ce n’est pas de la paresse, mon cher, c’est de la stupidité, compris ? Ce n’est pas de la paresse parce que si tu reconnais le bien, qu’il est là, qu’il est attirant, que tu as perçu cette attraction, si tu es fasciné par cet argent, il est absolument normal que tu doives jouer. Alors, d’après toi, pourquoi tu ne joues pas ?

Par stupidité. Mais alors pourquoi je ne me rends pas compte de l'assiette qui est devant moi ? Pourquoi je n'arrive pas à la voir ?

Medina. Je ne me rends pas vraiment compte de ce que j'ai devant moi. Arrêtons-nous ici, Riccardo. Si tu ne te rends pas vraiment compte de ce tu as devant toi, pouvons-nous dire qu'il s'agit d'un problème cognitif ? Si tu ne te rends pas compte de ce qui est devant toi c'est parce que tu n'as pas connu. Et si tu n'as pas connu c'est pour une raison très simple : soit parce que tu es distrait et tu n'as pas vu, soit parce qu'en regardant tu es tellement pris par tes schémas que tu ne réussis pas à voir ce qui est devant toi, tu es obtus.

Tu vois dix mille dollars et tu dis : « Combien de choses je pourrais faire avec cet argent, je pourrais m'acheter une moto et aller jouer au football », et pendant ce temps la main passe, et passe et repasse. Et c'est donc un problème cognitif, qui est un problème de raison (ce qui veut dire : ce bien est pour moi, ce bien est la plus grande chose que je puisse prendre et par conséquent je parie tout), mais il y a aussi un problème d'affection : tu dois t'engager, tu dois jouer le jeu, car si tu ne joues pas, la main tourne et tourne et toi tu n'y es pas.

Je me rends compte que je me fais toutes ces élucubrations mentales alors que j'ai devant moi cette belle chose, et donc je n'arrive pas à me jeter à l'eau tout seul. Par exemple, on m'avait fait une fois une proposition. Moi, au début j'hésitais, je voulais dire non et puis un ami est arrivé et m'a dit : « Essaie » et alors je l'ai fait.

Medina. Et que s'est-il passé ?

C'était beau.

Medina. Alors quel est le problème ?

Que j'ai besoin d'amis qui restent près de moi.

Medina. C'est ce que je disais avant à Emanuel : le Seigneur nous a fait la grâce d'avoir des personnes qui nous aident à vivre la réalité. Ce que nous avons appris ensemble aujourd'hui est important : c'est un problème cognitif. Si je suis distrait, un ami me dit : « Il faut que tu joues, concentre-toi un instant ». C'est très important : c'est un problème cognitif et l'affection a quelque chose à voir avec la connaissance. Si ton affection n'entre pas en jeu, tu ne connais pas. Le cœur est raison et affection. Tu peux être face à une montagne d'argent, dix mille dollars, et tu te rends compte que c'est un bien, c'est un petit bien, mais c'est un bien : tu dois entrer dans le jeu. Si au lieu des dix mille dollars la mise c'est le bonheur pour ta vie alors les paris montent. Mon cher, la question est celle-ci : toi, si ton bonheur est en jeu, combien paries-tu ?

Forcément tout, si c'est le vrai bonheur.

Medina. Et comment sais-tu que c'est le vrai bonheur ?

Parce que je le sens en moi, j'en vois les conséquences sur ma personne.

Medina. Tu comprends donc maintenant que quand le bonheur est en jeu, la raison est importante, la correspondance est importante. Il y a cependant un point dont je voudrais parler. Mon père, que j'aime beaucoup, raconte trois blagues que j'entends depuis quarante-quatre ans, toujours les mêmes, qui le font encore rire ; il les raconte et rit comme si elles étaient nouvelles. Une de ces blagues, qui me plaît beaucoup dit ceci : deux communistes se rencontrent et l'un dit : « Si tu avais une grande maison au bord de la mer avec beaucoup de chambres et autant de salles de bains, la donnerais-tu au parti ? ». Et

l'autre : « Je la donnerais tout de suite, je dirais : « Voici la maison » » ; « Mais si tu avais une Mercedes, tu la donnerais au parti ? » « Oh, moi, la Mercedes je la donnerais, absolument » ; « Ecoute, Pierre, mais ta moto tu la donnerais au parti ? » « Oh, attends un moment, la moto, c'est la mienne ! ». Voilà le problème que nous devons affronter : il y a un vertige car si je veux un bien et le bonheur, je dois tout mettre en jeu, je dois y mettre du mien. Tu dois y mettre du tien, tout ce que tu es. Alors on a peur. D'après toi, pourquoi avons-nous peur ?

Nous craignons de perdre quelque chose.

Medina. De perdre quelque chose. Julián rappelait dans son message : « Quel avantage aura l'homme s'il gagne le monde entier et se perd lui-même ? »²¹. Voilà justement le défi, le défi se trouve à ce niveau. Mais toi, face au bonheur de ta vie, tu mettrais tout en jeu, tout ton argent, tout ce que tu peux imaginer pour l'obtenir ? Voilà le problème ; l'Evangile dit que quand quelqu'un trouve un trésor dans un champ, il vend tout pour acheter ce champ.

À un certain moment, quand tu as trouvé la chose la plus précieuse, tu vends tout le reste pour pouvoir l'acheter. C'est ici que tout entre en jeu. L'Evangile est plein de ce défi. Le Seigneur dit au jeune homme riche : « Vends tout et viens avec moi », « Oh ! La moto est à moi ! ». Maintenant je te repose la question : tu m'as dit que, d'après toi, ton problème c'est la paresse, c'est cela ?

Maintenant que tu m'as fait raisonner un peu mieux, je dis que le problème est si oui ou non je suis disposé à tout mettre en jeu pour cette chose.

Medina. Alors tu dois justement revenir sur cette chose parce qu'il peut s'agir d'un problème cognitif, il se peut que tu sois paresseux (même si la paresse n'est généralement pas notre plus gros problème), ou bien c'est peut-être le défi de l'adhésion. Et alors, comment le résoudre ?

Je dois essayer. Pour voir si c'est vraiment ce que je cherchais, je dois avant tout suivre et en faire l'expérience, et par conséquent y mettre tout mon cœur.

Medina. Dans ce sens, l'engagement est nécessaire. « Engagement » est un terme plus beau que « pari ». Si tu veux vérifier, tu dois jouer le jeu. J'ajouterais ceci : revenons au poker, quand risques-tu le plus d'être distrait ? Quand il y a cinq euros en jeu ou quand il y en a dix mille ? Quand il y en a cinq, tu es tranquille, non ? Quand il y en a dix mille, tu es plus attentif. Mon engagement est naturellement réveillé par le bien. Si le bien est modeste alors je m'engage peu, mais si je reconnais que le bien est important, alors je m'engage. Quand nous reconnaissons le bien devant nous comme quelque chose de grand, ce quelque chose, cet événement, cet avènement m'attire, c'est une attraction. Ce n'est pas moi qui dois faire tout seul, mais je dois vraiment m'engager. Quand je reconnais quelque chose de grand, d'important pour ma vie, qui exige tout –car si tu veux quelque chose, tu dois tout investir –, alors je suis pris, je suis attiré par cette chose. Dans notre vie nous sommes rappelés de beaucoup de manières, mais la plus importante, la plus belle, c'est quand nous sommes appelés à reconnaître la beauté qui nous a touchés. La morale, l'action morale naît de la reconnaissance de quelque chose de beau qui est devant moi. C'est pour cela que je disais hier après-midi : le problème devient mémoire, reconnaître le Christ présent.

Ma question concerne le doute, parce qu'il m'arrive aussi de passer de beaux moments, de belles journées où tout est plus vrai, plus humain et je m'emballe complètement (j'aime bien le dire ainsi),

²¹ Cfr. Mt 16, 26 ; Mc 9, 36.

parce que l'envie de vivre et de faire les choses augmente de manière invraisemblable. Puis il y a les heures sombres, j'ai même passé une nuit d'insomnie et il m'arrive d'être vraiment angoissé parce que la personne qui m'a fait connaître cette manière de vivre plus belle est partie, elle a lâché cette compagnie. Cela m'a fait douter de tout et me fait me demander : lui, l'ami qui m'a invité, s'en va ainsi ? De toute manière, après les expériences de GS, je rentre toujours satisfait et heureux, mais ma question est la suivante : si après lui un autre s'en allait ? Une fois que le tremblement de terre arrive, j'ai peur de rester seul. Rester seul dans le sens que les personnes les plus chères, comme cet ami, ne fréquentent plus la même compagnie que moi ; c'est déjà arrivé et cela continue : chaque jour quelqu'un s'en va.

Medina. Comment expliques-tu cela ? J'essaie de te répondre et puis, si je n'y arrive pas, patience. Hier, à la deuxième station du Chemin de Croix, j'ai pensé ceci : dans l'Evangile il y a un passage où Jésus envoie les disciples deux par deux pour prêcher. Les disciples reviennent contents parce qu'ils ont aussi fait des miracles, c'est-à-dire que c'était une expérience vraiment belle, ils sont là, tout excités, ils vont tout raconter à Jésus. Et j'ai pensé : mais Judas était là ! Judas est allé parler de ces choses avec un autre. Judas y était vraiment. Alors s'il y était – revenons à la première question de l'assemblée -, il a vu Jésus, il a compris. D'après toi, où est la fracture ?

Il l'a vu, l'a reconnu et l'a trahi.

Medina. Vu, compris et reconnu. Et trahi. Juste le contraire. Il y a eu un changement de direction. Où est le carrefour ?

On voit qu'il n'y tenait pas, je ne sais pas.

Medina. Non, il n'a pas dit : « Je n'ai pas besoin », mais, au lieu de regarder Jésus, il a commencé à interpréter Jésus. Tu sais, la différence entre regarder, écouter une personne (m'écouter moi aussi) et commencer à interpréter tient vraiment à un fil. D'après toi, quelle est la différence ?

Quand tu interprètes, tu le fais à ta façon, tu te fais une idée, c'est-à-dire que tu ne le regardes plus pour ce qu'il est mais pour ce que tu penses qu'il est.

Medina. Ce que tu dis me plaît dans le sens que quand je regarde, je suis occupé à connaître quelque chose que je reconnais comme un bien, je suis intrigué et je demande donc à cette chose de se faire comprendre, je m'engage à comprendre, je m'engage à essayer, je joue le jeu. Si tu y penses, mon mouvement, également physique, va en direction de cette chose, de cette personne. Mais l'interprétation – j'espère que j'utilise correctement ce mot – c'est : je me retire et maintenant je t'explique. Quelle est la différence entre quelqu'un qui aime le football et qui va au stade et quelqu'un qui commente la partie après coup ? Comment se fait-il qu'ils ne sont jamais d'accord, jamais ? Ils regardent la même chose, pourquoi ne sont-ils jamais d'accord ? Moi je vais au stade pour une seule chose : voir gagner mon équipe ; je suis vraiment engagé dans cette situation, mais celui qui interprète, tu le vois, s'assied derrière et dit : « Maintenant je t'explique ce qui s'est passé ». Il se met en dehors de l'événement. Comme Judas, nous sommes tentés de nous retirer et d'interpréter – ce qui est autre chose que la peur. Nous ne sommes plus vraiment intéressés par ce qui se passe, nous sommes intéressés à mettre les choses en ordre nous-mêmes. Ce n'est plus la réalité qui me fait voir l'ordre ; je ne suis plus vraiment intéressé par la réalité mais je t'en donne l'explication, je fais de l'ordre pour toi. À un certain moment, on cesse de regarder le Christ pour ce qu'il est et on commence à regarder le Christ, la compagnie ou l'amitié pour ce qu'on pense qu'ils devraient être. Cela se passe partout, même dans les rapports avec l'ami ou la bonne amie si tu en as une : tu cesses de la regarder pour ce qu'elle est et tu commences à la regarder selon l'interprétation que tu en fais. C'est terrible car au

moment où tu cesses de regarder une personne pour ce qu'elle est et que tu la regardes en fonction de ce que tu dis qu'elle est, la conséquence naturelle de cette façon de regarder est la violence. En fait, si quelque chose dans la réalité contredit mon idée, mon interprétation, alors je me mets en colère. À un moment donné, Judas se met en colère contre Jésus parce qu'il « gaspille » l'argent d'un parfum précieux, mais l'argent n'était pas le problème de Judas ; son problème était qu'il interprétait : il ne regardait plus Jésus mais son idée de Jésus. Jésus avait fait quelque chose qui ne cadrait pas avec l'idée que Judas se faisait de lui. Qu'a dit Judas ? « Ecoute, on pourrait faire de bonnes choses avec cet argent, le donner aux pauvres, faisons quelque chose ».

Et voici la deuxième chose que je voudrais te dire : je vous ai dit que le protagoniste de l'histoire c'est le mendiant (la phrase est de don Giussani comme une bonne partie de ce que je vous ai dit), le Christ qui mendie le cœur de l'homme et le cœur de l'homme qui mendie le Christ. Le Christ qui mendie l'homme : c'est le mystère de la liberté, qui est la chose la plus grande que nous avons, ce qui nous rend semblables à Dieu. Liberté non pas en tant que choix, mais comme adhésion ; c'est ma liberté qui se met en mouvement vers quelque chose et y adhère. Ce n'est pas une décision que tu prends toi, tu es ainsi fait ! Je me souviens de mon professeur de religion qui me disait il y a bien des années : « La différence entre les anges et les hommes c'est que les anges décident une fois pour toutes et les hommes doivent toujours décider. C'est pour cela que les anges envient les hommes », ils sont envieux parce qu'ils vivent cet aspect divin de l'adhésion permanente. Que c'est beau, quelle tendresse, quel courage : Celui qui nous a créés nous a justement donné cette liberté. C'est pour cela qu'il nous en veut. Il n'est jamais question de « si c'était vrai oui ou non », à un certain moment de notre vie nous y mettons du nôtre : nous interprétons le fait, nous cessons de regarder. Alors nous avons besoin de soutien ; personne ne peut se substituer à ta liberté, personne ne peut se mettre à ta place, tout comme toi tu ne peux pas prendre la place de ton ami.

J'ai été frappé quand tu disais que désirer c'est demander et par conséquent, si nous sentons cette nostalgie, nous devons demander que ce que nous désirons advienne. Voici ma question : je demande et je demande mais il me semble que les réponses n'arrivent pas tant que cela. Pourquoi ?

Medina. Qu'est-ce que tu demandes ?

Pratiquement de tout avoir : un jugement différent sur l'école, sur les livres, sur les études, un regard différent de celui que je porte sur les choses, mes limites, les amis, ma bonne amie, ma famille, les personnes.

Medina. Et tu ne reçois vraiment aucune réponse, zéro ?

Il y a des esquisses de réponses, mais...

Medina. Mais alors, ta question n'est plus intéressante ! Tu dis « jamais ».

J'ai vraiment peu de réponses.

Medina. Tu demandes beaucoup mais tu reçois peu.

Peu de choses. Des intuitions, mais en fait cela ne me suffit pas.

Medina. Pourquoi cela ne te suffit pas ?

Je ne sais pas.

Medina. Alors qu'est-ce que tu demandes ?

De porter un regard différent sur les autres personnes, les études, les professeurs, sur tout ; de ne pas considérer seulement ce que je pense, d'avoir un regard différent, un jugement différent.

Medina. Et pourquoi demandes-tu cela ?

Parce que j'étouffe un peu dans ma façon de regarder les choses comme je veux.

Medina. Mais, dans ta vie, as-tu jamais vu quelqu'un qui t'intéresse pour sa manière de vivre la vie ?

Oui, toi.

Medina. Seulement moi ?

Non, mes parents aussi et quelques adultes que j'ai rencontrés.

Medina. Est-ce que quelqu'un te fait envie ? Une saine envie.

Ta certitude quand tu dis certaines choses, ce que j'ai pris en notes, me fait souvent dire : oui mais pour moi ce n'est pas vraiment comme cela et donc je demande.

Medina. Que signifie que pour toi ce n'est pas vraiment ainsi ?

Que tu as des certitudes bien fondées ou que peut-être tu mets tes limites de côté et tu avances sur la route que tu dois parcourir. Moi par contre, je regarde peut-être plus mes limites. Alors j'essaie de les mettre de côté et je demande au Christ d'être différent.

Medina. Pourquoi au Christ ?

Parce que j'ai reçu cette éducation : quand j'ai besoin de quelque chose de pressant, je demande.

Medina. C'est beau. Mais c'est moi que tu envies alors à qui dois-tu demander ?

À toi aussi.

Medina. Simplement, dans le sens que la demande n'est pas quelque chose que tu crées. Excuse-moi si je fais une correction erronée, mais en t'écoutant, c'est comme si ta demande partait d'un vide, d'une tristesse (« ma vie ne me plaît pas »), d'une insatisfaction, une insatisfaction qui part du fait que la vie est un peu moche. Alors c'est une demande un peu désespérée parce qu'elle ne part pas d'un événement. Ce qui m'a frappé dans les deux témoignages que nous avons lus hier c'est qu'ils partent d'une envie : « Je veux être comme toi » ; ils m'intéressaient parce qu'ils m'ont rappelé comment les disciples se sont mis en mouvement vers Jésus : « Mais toi, que dis-tu ? Où habites-tu ? » et les questions qu'ils Lui posaient : « Faut-il payer l'impôt oui ou non ? ». Ils le Lui demandent parce qu'ils L'enviaient, ils voulaient comprendre comment Lui voyait la vie, ils voulaient s'identifier (ce mot magnifique) à Lui ; ils désiraient ne faire qu'un avec Lui, identifiés, parce qu'ils voulaient comprendre comment Lui vivait sa vie. C'est pourquoi la question naît de ce contrecoup, de ce « quelque chose », de ce bien dont tu te retrouves affublé et alors tu le veux, tu t'engages, tu veux le saisir, tu veux en faire partie. Et si tu tiens vraiment à cette chose alors la demande est encore plus puissante, l'enjeu est plus grand et tu demandes. Mais cette dynamique ne part pas d'un vide et certainement pas de quelque chose que j'ai construit dans ma tête.

Je suis sûr que je pourrais vivre ma vie beaucoup mieux dans beaucoup d'aspects, mais ce qui m'intéresse c'est quelque chose de tellement beau et attirant que je me mets en mouvement dans sa direction.

Je peux t'offrir mon expérience : en vivant ainsi, je n'ai jamais senti un moment où ma demande, expression de mon être, de mon désir, n'a pas reçu de réponse, au contraire, la réponse était cent fois plus que ce que je pouvais imaginer. Je dirais que d'abord il faut bien comprendre, prendre conscience de ce qu'est la demande. La demande c'est mon moi en action, vraiment mon moi en action. Si je suis désir, si je veux le bien, le bonheur et que je sais que je ne me le donne pas moi-même ; plus je suis conscient de cette chose qui me fait être qui je suis, désirant un bonheur que je ne me procure pas moi-même, plus il est naturel que la demande sorte, mais pas dans le sens que je la provoque ou que je la pense, mais dans le sens que c'est mon moi en action, c'est-à-dire que désirer c'est demander.

Giovanni, je ferais attention à une seule chose : il y a des questions importantes pour nous : comment aimer les personnes, comment mieux étudier, mais parfois ces questions ne nous prennent pas, nous n'y tenons pas plus que cela ; si nous y tenions vraiment alors nous les suivrions. Pour les questions auxquelles tu ne tiens pas je dirais : n'y pense pas trop, simplement. Nous avons vraiment parlé de beaucoup de choses et j'ai personnellement passé deux très belles journées ; moi, je tiens aux choses qui m'ont ému. Il y en a d'autres que je ne comprends peut-être pas, peut-être que ça me plairait aussi de lire quelque chose : à celles-ci je tiens modérément. Mais les choses auxquelles je tiens, je les suis.

Je te donne un exemple. En janvier, quelques adultes nous nous sommes retrouvés en vidéoconférence pour préparer le Triduum. Pendant une petite heure nous avons parlé de notre expérience et à un moment donné quelqu'un a fait un commentaire sur le fait qu'il sent cette tendresse... Je l'ai écrit : « Cette tendresse est tellement belle mais elle me dérange et parfois j'ai comme une poussée de possessivité ». Cette expression, que je n'ai pas tout de suite comprise, m'a foudroyé. Ces trois derniers mois, ma demande, ma vie, mon désir sont nés de ce point ; si bien que je peux dire que le Triduum est l'expression de ma demande, de mon expérience sur ce point, c'est-à-dire comprendre pourquoi nous trahissons. Pourquoi ne réussissons-nous pas à être présents. Voilà trois mois que je porte cette question sur le rapport entre la raison et l'affectivité. Je circule dans les corridors de l'école avec, en moi, cette urgence qui me prend totalement. La demande est expression de mon être, c'est vraiment moi en acte.

J'ai un problème : je me retrouve toujours en train de hurler devant les choses parce que rien ne me suffit jamais. Je n'ai pas bien compris la différence entre ce cri que je sens en moi et la demande dont tu parles. J'ai compris que la différence réside dans le fait que quand on demande on sait à qui s'adresser, mais moi, quand je hurle, je crie et c'est tout. Voici ma question : où est le passage ? Comment faire pour y arriver...

Medina. Mais qu'exprime ton hurlement ?

Face aux choses, tu sens que rien ne suffit ; tu as besoin de comprendre le sens profond, c'est-à-dire où se trouve la vérité de tout ce que tu vis.

Medina. Je disais avant : fais attention parce que ton hurlement est désespéré. Pourquoi est-il désespéré ?

Parce que je ne sais pas à qui demander.

Medina. Ton hurlement désespéré part d'un vide, mais est-ce que tu envies quelqu'un ?

Gianni.

Medina. Voilà ! Pourquoi envies-tu Gianni ?

Au-delà des réponses qu'il donne, pour sa manière d'être. Je le vois qui va à l'école toujours content. C'est fascinant et pourtant je me demande immédiatement : mais c'est vraiment comme ça ? Comme tu le disais avant, on a tendance à interpréter. Je vois qu'il vit ainsi, mais ensuite je dis : j'ai besoin d'une réponse claire mais elle n'arrive pas.

Medina. Fais attention, elle est déjà là, elle y est. Tu envies quelqu'un, sa manière de vivre parce qu'il est content, n'est-ce pas ? Alors toi, qui veux être contente, tu dois lui demander comment il fait : « Ecoute, comment fais-tu ? Comment vis-tu ta vie ? Ce n'est pas une question de belles phrases, mais je veux comprendre comment tu fais ». Dans mon expérience au moins, la phrase « je suis Toi qui me fais » se réalise justement à ce niveau.

Tu dis : « Jésus, je suis Toi qui me fais » ; Jésus s'est incarné, l'incarnation existe. « Incarné » signifie que je veux devenir toi parce que je joue le jeu, je tiens au bien que je trouve en toi, je veux vivre comme toi, et alors je suis attentif et je regarde ce que tu fais. Notre ami disait : « J'ai vu qu'ils faisaient l'Ecole de Communauté, alors je fais l'Ecole de Communauté ». Pourquoi ? « Parce qu'ils font l'Ecole de Communauté et que je veux être comme eux ». La demande tu l'as, mais la demande comme expression de ton être qui veut, qui désire le bonheur a trouvé un visage et il y a donc quelqu'un à qui demander. C'est clair. Venons-en au « mais ».

Il me manque toujours un morceau. Lui, il a une grande foi par exemple.

Medina. Tu sais que les disciples avaient le même problème ? Ce n'est donc pas une objection. Alors ? Objecte, objecte, fais l'objecteur de conscience !

À la fin il y a quelque chose que je n'arrive pas à comprendre, à saisir...

Medina. D'après toi, quelle est cette chose que tu n'arrives pas à saisir ?

Je ne sais pas, si je le savais, ce serait plus facile.

Medina. À ton avis, Gianni vit quelque chose de beau ?

Oui.

Medina. Tu voudrais être comme lui, vivre comme lui ?

Pour certains aspects, oui.

Medina. Quels sont les aspects que tu refuserais ?

Ce que j'ai dit avant, parfois il est tellement content, un peu trop !

Medina. Il est trop content ! Les gens trop contents te dérangent vraiment. Pourquoi ?

Je ne sais pas.

Medina. Le doute que tu éprouves est né il y a un certain temps, et avec le temps il grandit, il pénètre dans tes os et si on ne prend pas la peine de s'en occuper, il grossit et on sent plus la distance. Tu l'as

justement dit il y a un instant, avant que je t'interrompe : c'est comme si à un certain moment, en regardant Gianni, d'abord tu étais émue, puis tu as commencé à intercaler ton interprétation, plus tu te détaches et plus, face à la beauté, tu as envie de dire : « Oui, mais il y a cette autre chose ». Un peu comme Judas, n'est-ce pas ? Jésus est superbe, il a de très belles choses à faire, mais il ne sait pas dépenser son argent. Et nous nous détachons.

Oui. Mais avant, quand tu as fait l'exemple de la partie de foot, j'ai tout de suite eu une objection. Moi aussi j'ai tendance à vouloir trouver une objectivité à la chose, comme celui qui commente.

Medina. C'est la principale objection qui dérive du rationalisme moderne : que l'objectivité dépend du fait que l'on reste hors de la réalité ce qui est, à mon avis, une immense idiotie. Ma mère, je la connais très bien et à mon avis, de nous tous, je suis celui qui la connaît le mieux, parce que je l'aime bien ; tu ne peux pas me dire que quelqu'un qui arrive de l'extérieur et étudie ma mère « objectivement » la connaît mieux que moi. C'est comme si nous avions peur – et c'est le problème – que notre cœur puisse errer, c'est-à-dire que le cœur, ma raison, mon intelligence puissent m'amener à quelque chose qui n'est pas vrai alors que nous sommes faits pour le vrai. C'est donc notre cœur, sans aucune éducation préalable, qui nous mène à la vérité. En fait, dans la vie, l'intelligence part justement de l'expérience : si tu ne fais plus l'expérience dans le sens que tu es face à quelque chose qui a lieu, dont tu sens le contrecoup, que tu saisis, si tu n'es pas là pour vivre cette expérience, tu perds l'intelligence et tu commences à dire des choses, à donner des interprétations qui ne tiennent pas debout. Nous perdons l'intelligence de la vie parce que nous sommes incapables de reconnaître le vrai. Pourquoi ? Parce que nous nous détachons de la réalité, nous ne vivons pas la réalité. Sur *Traces*²², il y a une intervention de Carrón que je vous conseille de lire parce qu'elle est très belle. Il dit : nous avons un problème, nous ne vivons pas la réalité comme problématique (c'est une citation de don Giussani tirée de *Pourquoi l'Eglise*)²³, dans le sens que nous « connaissons déjà » la réponse et donc ce que la réalité nous dit ne nous intéresse pas tant que cela, nous avons déjà notre idée. Si nous ne faisons pas l'expérience, si nous ne vivons pas avec le cœur, un jour ou l'autre nous devenons stupides, incapables de reconnaître la vérité. Ce que Dieu t'a donné, la raison et l'affection, le cœur n'erre pas, ne se trompe pas ; si on reste fidèle à son cœur, on ne se trompe pas. Alors pour toi, rester fidèle au cœur c'est reconnaître quelque chose de beau et de vrai dans ta vie et y adhérer. Voilà le défi. Le défi c'est que j'ai reconnu quelque chose de beau et de vrai dans ma vie et je le suis, parce que c'est tellement attirant que je veux rester avec. Les « pourtant », « mais », « mais es-tu sûr ? » sont des objections que nous formulons avec notre tête. Imagine : tu vas prendre un billet de loterie et tu es sûre de gagner.

Non.

Medina. En revanche, ce qui est beau dans la vie, c'est qu'en toi, tu as quelque chose qui reconnaît le bien ; c'est le cœur qui est réveillé par le bien, par quelque chose de beau ; c'est comme si j'étais une machine à gagner à la loterie : il y a tous les numéros, j'arrive et ... boum ! Le voici ! C'est ça le cœur. Tu as un cœur. Ta décision est d'utiliser ton cœur (désir et affection, raison et affection) ou d'utiliser autre chose. Le cœur que Dieu t'a donné pour reconnaître le bonheur, si tu l'utilises, tu vas, boum ! Ce numéro là ! Et tu dis au contraire : « Attends un instant, faisons une analyse. Et pourquoi pas cet autre numéro ? Ecoute peut-être je mets tout sur ce numéro-là ». Mais tu dois te fier à ce que tu as, au cœur que tu as. Le reste ce sont des élucubrations, des doutes qui ne sont pas réels. Parce que le doute est vide, n'a pas de réalité, c'est du vide. Alors que dis-tu ?

²² J. Carrón, « Ubi fides, ibi libertas », *Traces*, n.5 (2013), p. II.

²³ « Notre attitude d'hommes modernes face au fait religieux manque de problématique. Elle n'est pas capable, normalement, de poser vraiment les problèmes » (L. Giussani, *Pourquoi l'Eglise ?*, Fayard 1994, p. 52).

Que le doute ne me semble pas vide. Les raisons pour lesquelles je me mets à douter existent.

Medina. Ce qui te fait douter c'est...

C'est une conséquence des choses que je vois.

Medina. Te rends-tu compte que ton « mais » n'est pas très consistant ? Tu décides de vivre ta vie pour ce « mais » et tu dis : « C'est vrai, c'est vrai, mais... ».

Alberto Bonfanti. Ce que tu as dit m'a vraiment frappé : l'objection est qu'il est trop content. Cela m'a frappé parce que c'est comme si, face à l'attraction que tu éprouves, tu introduisais ce doute : c'est impossible, il est trop content, ce n'est pas possible. Et alors tu fais gagner ce doute sur l'attraction que tu reconnais pourtant, que tu vois, et sur l'envie que tu éprouves. Si bien que tu comprends que ce « mais » est faible et cependant tu lui donnes du poids. Il me semble que c'est ce que nous a dit Julián : « Si nous étions loyaux avec ce désir, cet élan, cette attraction » que tu vois ; et puis tu dis : « Il est trop content ». Et c'est comme si cela obscurcissait la loyauté à l'égard de l'attraction.

Medina. Mais...

Mais c'est comme si je me demandais : comment faire pour être sûr que ce qu'il vit est réel, que c'est vraiment ce qui soutient la vie ?

Medina. Si tu veux savoir, si tu veux vérifier, tu dois parier, tu dois t'engager. Tu dois décider. C'est le point de la décision. Tu dois décider si tu veux miser sur le bien que tu vois ou sur autre chose. La raison pour laquelle je te dis que ton doute est faible – comme mon doute peut être faible –, est parce que..., écoute : tous les billets sont là et mon cœur en vise un et je parie tout sur celui-là, je suis fixé sur celui-là. Excuse-moi, mais ton doute t'oriente vers quel billet ?

Je ne sais pas.

Medina. Aucun. Parce que le doute paralyse. Je ne joue pas ma vie de manière déraisonnable, je la joue parce que j'ai reconnu un bien et je dis : je le suis. Mais toi, tu ne joues pas ta vie parce que le doute te paralyse. Alors c'est dur, comme c'est dur de vivre ainsi ! À mon avis, la manière la plus dure de vivre sa vie c'est justement d'être plongé dans le doute, parce qu'on est incapable d'aimer personne. « M'aimes-tu vraiment ? En es-tu sûr ? Mais tu ne vas pas me trahir ? ». Tu n'es pas capable de vivre. Le doute ne mène qu'au désespoir, au néant ; et toi, devant tous les billets de loterie tu n'arrives pas à parier sur l'un d'eux. « Le trois ? Non, le treize. Non, celui-là porte malheur. Le cinq. Non, ce n'est pas celui-là, je pense que c'est le vert » et tu n'y arrives pas. Je prie pour toi, mais s'il te plaît, mise sur quelque chose de vrai, qui existe, parce que le doute n'existe pas ; tu te poses peut-être des questions, mais elles ne s'orientent dans aucune direction. Merci.

Je voulais te demander quels ont été les faits, les étapes de ta vie, grâce auxquels, à un moment donné, tu as reconnu de manière raisonnable qu'objectivement cette exceptionnalité que tu voyais c'est le Christ ; parce que tu parles de Lui comme d'une objectivité qui ne me semble absolument pas immédiate à reconnaître.

Medina. Pourquoi pas ?

Parce que je vois des choses exceptionnelles qui me correspondent, mais les faits et le Christ sont deux choses distinctes.

Medina. Ce « mais » est une chose impressionnante ! Pourquoi dis-tu que ce n'est pas aussi automatique ?

Moi je ne sais même pas qui est cette personne ; si je vois de belles choses, si je fais des rencontres avec Sara ou Daniela, je ne dis pas nécessairement : ce qu'il y a d'exceptionnel dans ces amitiés, « C'est le Christ ».

Medina. Mais tu as senti ce qu'il y avait d'exceptionnel ?

Et comment !

Medina. Exceptionnel dans le sens que c'est quelque chose à quoi tu tiens, ce bien pour lequel tu miserais ta vie. Toi, pour tes amies, tu mettrais ta vie en jeu ?

Oui.

Medina. Mais le bonheur que tu ressens, qui correspond justement au fait que tu es avec elles, c'est quelque chose qui est seulement lié à ces personnes ou c'est quelque chose d'autre ?

Comme ce pour quoi je mettrais tout en jeu n'est pas seulement une personne, ça pourrait être autre chose.

Medina. Ça pourrait. Ecoute Anna, je te réponds avec ma dernière expérience. J'ai raconté cela parce que j'ai été impressionné, c'est la dernière fois que le Christ m'a frappé de plein fouet, qu'il m'a giflé. C'était il y a deux semaines (j'en ai parlé pendant la leçon) – j'avais écrit ces belles choses que vous avez entendues -, vendredi soir, à dix heures et demie, je suis encore à l'école en train de travailler pour le Triduum, je lis ce témoignage et je dis : « Mince ! ». J'étais en pleine élucubration : « Comment présenter le Christ, comment vous présenter l'histoire du Christ comme je la sens moi... ». J'avais choisi les passages de l'Evangile, tout était en ordre ; et là je me dis : « C'est le Christ ! ». Je n'ai pas dit : « C'est l'histoire du Christ, présent aujourd'hui, et je vous le fais voir », mais « C'est le Christ ! ». Comment je sais que c'est le Christ ? Parce que l'expérience que j'ai faite est la même que celle des apôtres, c'est la même chose, un homme qui est si puissamment changé, indépendamment de ses idées, des schémas ; ce qui est arrivé avec cet homme-là, c'est ce qui m'est arrivé. C'était la dernière fois que pour moi c'était clair que le Christ est présent. Si bien que j'ai dit : « D'accord, on recommence ! ». Et j'ai recommencé. Mais je n'ai pas recommencé parce que ce que j'avais écrit était inadéquat, j'ai recommencé à partir d'un fait : c'est le Christ, ils parlent du Christ, et je pars donc d'ici. C'est sur ce point que j'ai dû faire un effort parce que je devais choisir entre recommencer à partir de ce fait ou bien : « Tu n'as plus le temps, ces témoignages sont arrivés après la date limite, tu peux aussi faire semblant de ne pas les avoir lus ». C'est le choix entre le Christ et mes critères. Le Seigneur m'a accordé la grâce de faire le bon choix. Je te raconte autre chose. À un moment donné, j'ai eu l'intuition de la vocation, mais cela me pesait un peu. Je sentais qu'il y avait quelque chose et quand cette intuition s'est précisée, je suis allé trouver un cher ami prêtre et je lui ai dit : « Ecoute, j'ai l'intuition d'avoir la vocation du sacerdoce, mais j'ai un problème : la vie de prêtre ne me plaît pas : ils vivent tout seuls et moi je veux faire de l'argent, mais j'ai cette intuition ». Alors j'ai choisi pour l'attraction, j'ai décidé de tout miser sur ce que j'avais reconnu comme vrai et beau dans ma vie. Je n'ai pas décidé pour les objections plus ou moins vraies, j'ai décidé pour quelque chose de beau pour moi et j'ai tout misé. La vie de prêtre me semble très belle : elle ne me dégoûte

pas, je ne vis pas seul et, jusqu'à tout récemment, je faisais aussi de l'argent. Tu comprends que l'important dans la vie, c'est de décider pour l'attraction, pas pour l'objection, mais pour ce qui est là.

Pourquoi as-tu choisi ce titre ?

Medina. « Il fut regardé et il vit ». Un ami m'a dit ceci : « Je suis musulman, je suis venu au Triduum pour comprendre quelque chose au christianisme. J'ai entendu parler de Jésus, de ce qu'il a fait et de ce qui lui est arrivé. J'en viens à me demander : qui suis-je ? ». Parfait. Tu es regardée et c'est justement le regard porté sur toi qui te fait voir des choses que tu n'imaginai pas avant. Il a réussi à comprendre un peu mieux le christianisme, il a peut-être encore une demande intellectuelle : voyons ce que font ces gens et il s'en retourne avec cette question : « Mais qui suis-je ? ». C'est émouvant ; ce n'est pas le fruit d'une discussion, c'est un fait présent, tellement beau qu'il me dit : mais qui suis-je ?

Comment faire pour garder tout ce qui est beau, tout ce que j'apprends ici, et comment l'utiliser dans ma vie ?

Medina. Allons ! Voilà deux heures que nous en parlons !

Je ne te demande pas de me préparer toute la route, je te demande seulement de me montrer le premier pas que je ne vois pas.

Medina. Mais ça fait deux heures que nous parlons de cette question ! Il faut commencer par cette attraction qui s'impose. Je te poserais encore une fois la même question : mais toi, tu envies quelqu'un ?

Oui, toujours Gianni.

Medina. Les enfants, si vous ne partez pas de quelque chose qui est présent, attractif, vous perdez votre temps. La loterie est là ; ce billet-là ; je veux celui-là. Utilise ton cœur, suis... Tu me demandes quel est le premier pas : tu pars de l'attraction qui s'est manifestée, de la beauté, de la vérité que tu as vue, entrevue et qui correspond à ton cœur.

Je ne réussis pas à concrétiser cette chose. Comment faire...

Medina. Reste avec Gianni. Sois attentif à sa manière de faire les choses. « Ecoute, on dirait que tu es content, que fais-tu ? Le matin, quand tu te lèves, que fais-tu ? Que fais-tu pour être aussi content ? » C'est à lui que tu dois poser la question.

S'il vous plaît, ce que nous avons dit, gardez-le dans votre cœur ; ne perdons pas notre temps !